
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01428343 6

La Pomme

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois
à Paris, au Théatre Michel, le 12 septembre 1922.

PIÈCES DE LOUIS VERNEUIL

1912 **Hautes-Etudes**, comédie en 1 acte.
— **J'attends quelqu'un !...**, comédie en 1 acte.
— **Tu vas un peu fort !...**, comédie en 1 acte.
1913 **Le Danger de l'autre**, comédie en 1 acte
— **Double Emploi**, comédie en 1 acte.
— **L'Intransigeant**, comédie en 1 acte (en collaboration avec BOUCOT.)
1915 **La Maison du Passeur**, drame en 1 acte (en collaboration avec Paul ARMONT.)
1916 **La Charrette anglaise**, comédie en 3 actes (en collaboration avec Georges BERR.)
1917 **Monsieur Beverley**, pièce en 4 actes (en collaboration avec Georges BERR.)
— **Mon Œuvre !...**, comédie en 3 actes (en collaboration avec Georges BERR.)
— **La Jeune fille au bain**, comédie en 1 acte.
1918 **Le Traité d'Auteuil**, comédie en 3 actes.
1919 **Pour avoir Adrienne**, comédie en 3 actes.
1920 **Mademoiselle ma mère**, comédie en 3 actes.
— **L'Inconnu**, pièce en 4 actes.
— **Daniel**, pièce en 4 actes.
1921 **L'Amant de cœur**, comédie en 3 actes.
— **La Dame en rose**, opérette en 3 actes (d'après BERR et GUILLEMAUD.)
1922 **Régine Armand**, pièce en 4 actes.
— **Un jeune ménage**, comédie en 3 actes.
— **La Pomme**, comédie en 3 actes.
1923 **La Volonté**, pièce en 4 actes.

LOUIS VERNEUIL

La Pomme

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Édition illustrée.



PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE
11, BOULEVARD DES ITALIENS, 11

1922

PERSONNAGES

FERDINAND TEMPLIER, (53 ans).	MM.	HARRY-BAUR.
LÉOPOLD PASCAUD, (52 ans)....		ROBERT HASTI.
PAUL MOL, (30 ans)...............		JACQUES DE FÉRAUDY.
MAX TEMPLIER, (25 ans)........		PIERRE ETCHÉPARE.
UN VIEUX MONSIEUR, (80 ans).		ANGÉLY.
UN MAITRE D'HOTEL, (40 ans)..		ALFROY.
IRMA PASCAUD, (40 ans)........	Mmes	CASSIVE.
JULIETTE PASCAUD, (20 ans)...		MARKEN.
UNE PETITE FEMME, (25 ans)...		ALICE GRANVILLE.

De nos jours.

Pour la mise en scène détaillée,
s'adresser à M. A. Alfroy, 66, rue de Provence, Paris.

ACTE II. — SCÈNE VII



PAUL MOL (Jacques de Féraudy) IRMA PASCAUD (Mme Cassive)

LA POMME

ACTE PREMIER

Au Hâvre, à l'Hôtel Continental. Une chambre. Neuf heures du soir.

Le lit est en pan coupé gauche, la tête au fond, le pied vers le centre de la scène.

A droite, pan coupé, porte, à deux battants, sur le corridor. Le battant droite de cette porte est fixe; le battant gauche s'ouvre à l'intérieur du décor.

Au fond, au milieu, de face au public, porte, à un battant, sur la salle de bains.

A gauche, et à droite, premiers plans, deux portes, à un battant, sur les chambres voisines.

De chaque côté du lit, une table de nuit. Au pied du lit, une banquette.

A droite, second plan, entre les deux portes, une coiffeuse.

Au milieu de la scène, mais vers la droite, une table. De chaque côté, un fauteuil.

Un fauteuil au fond, entre la porte de la salle de bains et celle du couloir. Un autre fauteuil à gauche du lit, près de la table de nuit.

Petit lustre allumé.

SCÈNE PREMIÈRE

JULIETTE, UN MAITRE D'HOTEL.

Au lever du rideau, la scène est vide. L'aspect de la chambre indique qu'elle est inoccupée. Il n'y a en scène que deux valises fermées. Elles sont par terre, à l'avant-scène, à gauche de la banquette. La porte du fond, droite, s'ouvre, le maître d'hôtel introduit Juliette, en costume de voyage. Il porte deux valises ; elle porte un nécessaire de voyage.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Par ici, Mademoiselle. Voici la seule chambre, de tout l'hôtel, qui soit encore libre pour cette nuit.

Il pose les deux valises par terre, à droite du lit.

JULIETTE, posant son nécessaire sur la table.

Alors, je n'ai pas le choix, je la prends. Il y a une salle de bains?

LE MAÎTRE D'HÔTEL, ouvrant la porte du fond.

Ici, Mademoiselle : Eau chaude, eau froide, installation complète, dernier confort.

JULIETTE, désignant les portes des premiers plans.

Ces deux portes?

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Les chambres voisines, mademoiselle. Mais il y a double verrou, imperméabilité parfaite... Mademoiselle ne sera entendue de personne!...

JULIETTE.

Je compte dormir, et je ne pense pas que je ronfle!... (Voyant les deux valises à terre.) Qu'est-ce que c'est que çà?

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Ah! Ce sont les bagages du voyageur qui vient de quitter la chambre. Il doit venir les reprendre d'un instant à l'autre.

JULIETTE.

Il n'est pas encore parti?

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Si, mademoiselle. Ce monsieur a donné congé ce matin. Il prend, ce soir, le train de neuf heures trente. Il a fermé ses valises, il est allé dîner en ville, et il doit venir chercher tout ça en payant sa note. (Regardant sa montre.) Neuf heures moins dix... il ne peut plus tarder.

JULIETTE.

C'est bien. Est-ce qu'on peut encore dîner?

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Certainement, mademoiselle, on sert jusqu'à deux heures du matin.

JULIETTE.

Parfait. Je vais ôter mon manteau et descendre à la salle à manger. (Elle ôte son manteau.) Au fait, quel est le prix de cette chambre?

LE MAÎTRE D'HÔTEL, tout en découvrant et préparant le lit.

Cinquante francs.

JULIETTE.

C'est cher!...

LE MAÎTRE D'HÔTEL, même jeu.

Nous refusons du monde, Mademoiselle. C'est même une chance que nous ayons pu loger Mademoiselle!... Et il en est ainsi dans tout le Hâvre, tous les hôtels sont combles.

JULIETTE.

C'est vrai! Nous sommes en pleine Conférence!...

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Depuis trente jours, Mademoiselle.

JULIETTE, sortant les objets de son nécessaire.

J'arrive d'Angleterre, et je n'ai pas bien suivi les événements...

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

La Conférence du Hâvre a commencé le 18 du mois dernier. Elle bat son plein. Tous ces messieurs sont ici, au Continental, ou au Frascati, à côté. Mais c'est nous qui avons les grosses vedettes!... Monsieur Lloyd George est au 117. Monsieur Schanzer habite juste au-dessus. (Désignant la porte de gauche.) Ici est le secrétaire de la Légation Espagnole, et Monsieur Tchitchérine occupe tout le premier étage: quinze pièces en enfilade!... Il donne des dîners, des réceptions... le personnel est sur les dents... Quelle belle époque pour la ville du Hâvre!

JULIETTE, souriant.

Et surtout pour l'industrie hôtelière!...

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Ah! ça!... L'Hôtel Continental a fait, hier soir, quatre cent trente-sept dîners! C'est la première fois que l'on enregistre ce chiffre.

JULIETTE.

Et on dit que les Conférences ne servent à rien!

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Quelle calomnie, mademoiselle!... Quatre cent trente-sept dîners: Il me semble que c'est un résultat!... (Fausse sortie.) Si mademoiselle entend quelques cris, cette nuit, qu'elle ne s'effraie pas: La délégation tchéco-slovaque habite juste en face, et ils ont séance de nuit. Or ils sont sept, chacun parle une langue différente, et ils n'ont qu'un seul interprète, qui est un peu sourd. Mais ils sont très doux, et, jusqu'à présent, nous n'avons encore enregistré aucun accident de personne!... Bonsoir, mademoiselle.

Il sort à droite, pan coupé.

SCÈNE II

JULIETTE, seule, puis UNE PETITE FEMME.

JULIETTE, seule, arrange ses cheveux et son chapeau devant la glace de la coiffeuse, se met un peu de poudre, puis va pour sortir, et avant d'ouvrir la porte, jette un regard circulaire autour d'elle. Alors elle aperçoit, par terre, les valises du voyageur. Un instant d'hésitation, puis elle se décide :

Après tout, il pourra aussi bien reprendre ses

bagages à la porte, ce monsieur!... Ça me gêne, moi, tout cela!... (Elle prend les valises, ouvre la porte du fond droite, et les dépose dehors, dans le corridor, derrière la porte, puis elle rentre en scène pour éteindre l'électricité lorsque des cris, des plaintes, des sanglots éclatent en coulisse à droite.) Allons, bon!... Déjà!... (Les cris se font plus précis. C'est une voix de femme qui dit: « Je me trouve mal! De l'air!... A moi!... ») C'est une femme! (Elle va à la porte de droite, premier plan, tourne le verrou, et ouvre la porte.) Mon Dieu, pauvre petite!... (Elle sort, et on l'entend dire en coulisse.) Qu'est-ce qu'il y a donc, Madame, vous êtes souffrante?

LA VOIX.

Un peu... je ne sais pas...

VOIX DE JULIETTE.

Voulez-vous que je sonne?

LA VOIX.

Non, non, ça va mieux, merci!...

VOIX DE JULIETTE.

Venez par ici!... Appuyez-vous sur moi... (et Juliette rentre, soutenant une petite femme, en pyjama, très maquillée. Elle la conduit jusqu'à un fauteuil où elle tombe assise.) Un peu d'eau de Cologne, hein?...

Elle prend un flacon, le débouche vivement, et le lui fait respirer.

LA PETITE FEMME, la voix lointaine.

Merci... merci... madame... Mais comment ça se fait que vous êtes ici?

JULIETTE.

Ici?

LA PETITE FEMME.

Dans cette chambre ?

JULIETTE.

Parce que c'est la mienne.

LA PETITE FEMME.

Depuis quand ?

JULIETTE.

Dix minutes.

LA PETITE FEMME, **brusquement remise, se frappe bruyamment sur la cuisse, et éclate.**

Allons, bon !... C'est encore raté !

JULIETTE, **étonnée.**

Quoi donc, madame ?

LA PETITE FEMME.

Le jeune homme est parti !

JULIETTE.

Quel jeune homme ?

LA PETITE FEMME.

Qui habitait encore ici ce matin.

JULIETTE.

Ah, oui !

LA PETITE FEMME.

Quelle poisse !

JULIETTE.

C'était un de vos amis ?

LA PETITE FEMME.

Non, justement !...

JULIETTE.

Je ne saisis pas très bien...

LA PETITE FEMME.

Oh ! Ce n'est pas difficile !... Nous sommes entre femmes, pas la peine que je vous le fasse au chiqué : Il y a quatre semaines que je suis ici, depuis le début de la Conférence, et j'ai pas encore pu en dégoter un !

JULIETTE.

Un quoi ?

LA PETITE FEMME.

Un type... un client... un micheton, quoi !

JULIETTE, sans comprendre.

Un micheton ?...

LA PETITE FEMME.

A Paris, ça n'allait pas fort... et voilà qu'un jour, je lis dans les journaux qu'y allait avoir une Conférence au Hâvre !... Tous les diplomates, leurs secrétaires, leurs employés, les journalistes, les photographes... enfin des tas d'hommes seuls !... Ça, je me dis, c'est le filon !... Et je m'amène au Hâvre, au Continental !... Va te faire foutre ! Ils ont tous leur poule !

JULIETTE.

Leur poule ?

LA PETITE FEMME.

C'est comme je vous le dis, Madame !... Moi, j'en revenais pas, et puis on m'a expliqué : Ces

types-là sont mariés, tous ou presque. Ils avaient quelques jours à être seuls, alors, naturellement, ils sont venus avec leur maîtresse !... Même ceux qui n'en avaient pas, en ont pris une, pour la circonstance !... Vous pensez s'ils allaient se gêner, avec un alibi pareil !

JULIETTE.

C'est donc ça que les Conférences se prolongent toujours aussi longtemps !...

LA PETITE FEMME.

Cherchez pas, c'est pas pour autre chose !... Seulement, moi, je fais pas mes frais, et j'ai un loyer qui court à Paris !... Quand ce matin, j'ai remarqué un petit jeune homme, qui habitait cette chambre, et qui avait dû arriver hier soir. Il n'était pas de la Conférence. Je me renseigne : Il est seul !... Il doit s'embêter !... Alors j'attends qu'il rentre... Du bruit... je pense que c'est lui... je m'évanouis... et c'est vous qui venez à mon secours : Mon jeune homme les a mis !

JULIETTE.

Les a mis ?

LA PETITE FEMME.

Avouez que pour une poisse, c'est une poisse !...

JULIETTE, conciliante.

C'est une poisse !... (A part.) C'est une étrangère !

LA PETITE FEMME, la regardant.

Ça n'a pas l'air de vous frapper !... Vous devez être riche ?

JULIETTE.

Pas très... non.

LA PETITE FEMME

Alors vous êtes mariée ?

JULIETTE.

Je suis jeune fille.

LE PETITE FEMME.

Pour de vrai ?

JULIETTE.

Rigoureusement.

LA PETITE FEMME.

Encore ma veine !... Ce qui fait que vous n'avez rien dû piger à mon histoire, et moi, je peux même pas m'épancher !... Vrai, c'est inouï : J'ouvre la communication, c'est une femme !... Je veux lui parler, c'est une jeune fille !... Tans pis !... Mes excuses, mademoiselle, je vais retourner chez moi !... (Regardant sa montre-bracelet.) Neuf heures !... C'est encore loupé pour aujourd'hui !

JULIETTE, gentiment.

Si je pouvais faire quelque chose pour vous ?

LA PETITE FEMME.

Vous n'avez pas de frère ?

JULIETTE.

Non.

LA PETITE FEMME.

Alors je ne vois pas !... (Fausse sortie.) Jusqu'aux Allemands que j'ai ratés !... Je suis patriote, moi,

mademoiselle, et je n'en ai abordé un qu'à la dernière extrémité !... Rien à faire : Ils couchent deux par chambre, pour montrer aux Français à quel point ils sont fauchés ! Alors, crotte !... (Soudain très cérémonieuse.) Bonsoir, Mademoiselle.

JULIETTE.

Bonsoir, Madame.

LA PETITE FEMME.

Et pardon de vous avoir dérangée !

Elle sort à droite, premier plan.

JULIETTE, seule, refermant le verrou.

Je n'avais jamais habité de ville où se tint une Conférence, c'est une chose stupéfiante !... Je vais aller dîner, je remonterai dormir très vite, et je ne raterai pas mon train demain matin. Il y a des jours où la politique vous déconcerte !

Elle sort, à droite, pan coupé

SCÈNE III

MAX, seul, puis LE MAITRE D'HOTEL.

Un temps, assez long, puis la porte de droite, pan coupé, s'ouvre et Max paraît, chapeau sur la tête, pardessus sur le bras.

MAX, descend jusqu'à l'avant-scène et tire sa montre.

Neuf heures sept !... Mon train est à neuf heures trente. Je n'ai plus le temps de payer ma note, d'aller à la gare, et de prendre mon billet !... Tant

pis! Je vais encore coucher ici cette nuit, et je partirai demain matin!... (Il enlève son chapeau et le dépose au fond, avec son pardessus.) J'aime autant ça, du reste, je déteste voyager la nuit. (Il redescend et va vers l'endroit où étaient déposées ses valises.) Où sont mes bagages?... On m'a pris mes bagages?... (Cherchant autour de lui, et voyant les valises de Juliette.) Qu'est-ce que c'est que ça?... Est-ce que je me serais trompé de chambre?... Elles sont toutes pareilles, alors on ne sait plus!... (Il va au fond droite, ouvre la porte, et regarde le numéro peint sur le côté extérieur.) Mais non, 137... c'est bien ça!... (Apercevant ses valises par terre, dans le corridor.) Mes valises!... Ah! ça, par exemple!... Il y a des gens qui ont un certain culot!... (Il rapporte ses valises en scène et va sonner.) Je voudrais savoir de quel droit on a flanqué mes valises à la porte!... (Voyant le nécessaire, déballé de Juliette.) C'est une femme!... Petit sac... ombrelle... Ça ne doute de rien, les femmes!... (Il prend les deux valises de Juliette, va les porter dans le corridor, derrière la porte, et rentre.) Ce qui m'étonne, c'est qu'elle ait pu s'introduire comme ça, dans ma chambre! Cet hôtel est très mal tenu!... (On frappe.) Entrez.

LE MAÎTRE D'HÔTEL, entrant du fond droite.

Monsieur?... Ah! c'est monsieur!

MAX.

Oui, c'est moi, mon ami. Je rentre dans ma chambre, et je trouve des bagages inconnus, à la place des miens, qu'on a jetés dans le corridor! Je voudrais savoir ce que ça veut dire!

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Ça veut dire que la chambre est louée, monsieur.

MAX.

A qui ?

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

A une dame.

MAX.

Depuis quand ?

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Un quart d'heure.

MAX.

Cette chambre-ci ?

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Oui, monsieur.

MAX.

Ben, et moi ?

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Monsieur a dit qu'il s'en allait.

MAX.

J'ai raté mon train, je ne m'en vais plus !

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Mais Monsieur a donné congé pour ce soir ?

MAX.

Je change d'avis. Je ne partirai que demain matin.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Monsieur, c'est très ennuyeux !...

MAX.

Non mais, engueulez-moi !...

LE MAÎTRE D'HÔHEL.

Je n'engueule pas Monsieur, je dis que c'est ennuyeux.

MAX.

Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Ça me fait que Monsieur avait dit qu'il partait, qu'on prépare sa note...

MAX.

L'avais-je payée ?

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Non.

MAX.

Alors ?... Tant qu'un client n'a pas payé, il ne faut pas disposer de sa chambre.

Il ouvre une de ses valises et sort ses vêtements.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Monsieur se réinstalle ?

MAX.

Dame !... Je ne vais pas dormir comme ça !

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Mais... et cette dame ?

MAX.

Donnez-lui une autre chambre.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Monsieur sait bien qu'il n'y en a pas. L'hôtel est archi-comble.

MAX.

Dites-lui d'aller ailleurs !

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Il n'y a pas une chambre dans tout le Hâvre !

MAX.

Qu'elle aille dans une autre ville !

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Monsieur plaisante ?

MAX.

Non.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Monsieur s'en fout ?

MAX.

Eperdument.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

C'est ce qu'il me semblait.

MAX.

Vous aviez vu juste.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Mais qu'est-ce que je vais faire de cette dame ?

MAX.

Elle est jolie ?

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Gentille.

MAX.

Prenez-là dans votre lit !

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Je suis marié.

MAX.

Divorcez !...

LE MAÎTRE D'HÔTEL, remontant.

Je vais prévenir le directeur.

MAX.

Que vous divorcez ?

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Non... de ce double emploi.

MAX.

C'est ça !... Ça va l'amuser !

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Je ne crois pas. En tous cas, il faut qu'il arrange ça. Après tout, c'est son affaire, et pas la mienne !

MAX.

Bien dit !... Et puis demandez donc à la femme de chambre de m'apporter un savon, je n'en ai plus !...

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Bien, Monsieur.

Il va pour sortir. La porte s'ouvre, et Juliette entre brusquement.

SCÈNE IV

LES MÊMES, JULIETTE.

JULIETTE.

Je voudrais savoir qui s'est permis de mettre mes bagages dans le couloir.

LE MAÎTRE D'HÔTEL, désignant Max.

C'est Monsieur.

JULIETTE, à Max.

Et pourquoi donc, Monsieur ?

MAX.

Parce que ça me gênait, Madame.

JULIETTE.

En vérité ?... Mais de quel droit...?

MAX.

Cette chambre est à moi.

JULIETTE, vivement.

Je me suis trompée de numéro ?... (Comme Max, tout à l'heure, elle va ouvrir la porte et regarde le numéro.) Mais non, 137. C'est la mienne !

MAX.

Non, Madame, c'est la mienne !

JULIETTE.

Enfin, maître d'hôtel ?...

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Monsieur est le voyageur qui a précédé Mademoiselle.

JULIETTE.

Mais il a donné congé ce matin ?

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Oui.

JULIETTE.

Il prend le train de neuf heures trente ?

MAX.

Je l'ai raté.

JULIETTE.

Ça, Monsieur, ça ne me regarde pas !... Cette chambre est à moi, et je la garde !...

Elle prend ses valises au dehors, et les rapporte en scène.

MAX.

Ah ! ça, c'est inouï !

JULIETTE.

C'est comme ça !

MAX.

Madame, je vous prie de vous retirer.

JULIETTE, **haussant les épaules.**

Où çà ?... L'hôtel est plein !

MAX.

Ça ne me regarde pas, Madame, débrouillez-vous !

JULIETTE.

Vous êtes très aimable !

MAX.

Je n'ai pas à être aimable, Madame. Je suis un voyageur, j'ai une chambre, vous me la prenez, je me défends !

JULIETTE, *ouvrant une de ses valises.*

Vous n'aviez qu'à ne pas donné congé !... Quand on donne congé, on s'en va !

MAX.

Ça, Madame, ça ne vous regarde pas !... J'ai bien le droit de changer d'avis !

JULIETTE.

Non, Monsieur !

MAX.

Si, Madame !... (*Voyant qu'elle sort ses affaires.*) Ah! ça, mais vous vous installez ?

JULIETTE.

Dame !... Je ne vais pas dormir comme ça!

MAX.

Maître d'hôtel !...

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Qu'est-ce que je disais, Monsieur !... Vous voyez comme c'est ennuyeux !

MAX.

Voulez-vous aller chercher le directeur, je vous prie.

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Tout de suite, monsieur ! (*A part, en sortant.*) Ça va

être dur, parce qu'ils ont l'air aussi crin l'un que l'autre !

Il sort à droite, pan coupé.

SCÈNE V

MAX, JULIETTE, puis LE MAITRE D'HOTEL.

D'abord un grand temps. Juliette sort rageusement toutes ses affaires de ses deux valises. Max la regarde faire en souriant.

MAX.

Dire qu'il va falloir remettre tout ça là-dedans !...

JULIETTE.

Puttt !...

MAX.

Comment ?

JULIETTE.

Je dis : « Puttt !... »

MAX, s'asseyant.

Réfléchissez une seconde, Madame : Je suis ici depuis hier après-midi. Je dois donc trois repas, et une nuit.

JULIETTE.

Eh bien ?

MAX.

Eh bien, de nous deux, qui voulez-vous que le directeur tienne à satisfaire ?... Celui qui lui doit

le plus, c'est évident!... Vous, vous ne lui devez rien, vous ne l'intéressez pas!

JULIETTE.

Monsieur, vous avez une âme basse!

MAX.

Madame, je vous prie de me parler poliment.

JULIETTE.

Vous faites preuve de sentiments méprisables.

MAX.

Je parle de ceux du directeur de l'hôtel!

JULIETTE.

Qui vous dit qu'il n'est pas galant?

MAX.

Ce n'est pas une question de galanterie, Madame, c'est une question de bon sens et de logique.

JULIETTE.

Voulez-vous vous lever, s'il vous plaît?

MAX.

Pourquoi?

JULIETTE.

Parce que j'ai besoin de votre chaise. (Il se lève, elle pose une robe sur la chaise.) Merci.

MAX.

Et, en admettant même qu'il vous donne raison, vous croyez que je m'en irai?

JULIETTE.

J'en suis sûre.

MAX.

S'il a une autre chambre à me donner, oui. Je suis bien élevé.

JULIETTE, ricanant.

Ah ! ah !...

MAX.

Oui, Madame, je suis bien élevé. Mais s'il n'a pas d'autre chambre, rien ne me fera bouger d'ici.

JULIETTE.

Nous verrons. (On frappe.) Entrez. (Le maître d'hôtel paraît.) Et alors ?

LE MAITRE D'HÔTEL.

Alors, mademoiselle, le directeur n'est pas là.

MAX.

Où est-il ?

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Il dîne en ville. Je me rappelle, maintenant : C'est ce soir le grand banquet, offert par le syndicat des hôteliers du Hâvre, pour fêter le premier mois de la Conférence. Il ne rentrera pas avant minuit.

JULIETTE.

Charmant !... Et la femme du directeur ?

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Elle dort.

JULIETTE.

Réveillez-la !

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Impossible, mademoiselle !... Elle dort depuis quatorze ans. Elle est en catalepsie à l'hôpital de Rouen.

MAX.

Appelez le gérant... l'administrateur...

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Il n'y en a pas. Le directeur fait tout lui-même : « Serrons les frais !... » C'est sa devise.

MAX.

Alors quand il n'est pas là ?

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

On attend qu'il rentre.

JULIETTE.

Quelle boîte !

LE MAÎTRE D'HÔTEL, regardant sa montre.

Dix heures moins le quart !... Ça ne fait guère que deux, trois heures à attendre !...

JULIETTE.

J'arrive de Londres, Maître d'hôtel. Je repars demain matin. J'ai sommeil. J'ai sommeil tout de suite !... (A Max.) Alors, Monsieur ?

MAX.

Madame ?

JULIETTE.

Voulez-vous me laisser la chambre ?

MAX.

Non, madame.

JULIETTE, *exaspérée.*

Oh !...

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Je ne vois qu'un moyen.

MAX.

Lequel ?

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Pile ou face.

JULIETTE.

Comment ?

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Pile garde la chambre. Face va coucher ailleurs.

MAX.

Où çà ?

LE MAÎTRE D'HÔTEL, *vague.*

Sur la plage !...

MAX.

Quel idiot !

JULIETTE, *au Maître d'hôtel.*

Allez-y, vous, et donnez votre chambre à Monsieur !

LE MAÎTRE D'HÔTEL.

Je suis marié, Mademoiselle !

JULIETTE.

Eh bien, il couchera avec votre femme !...

MAX, *furieux.*

Dites, donc, Madame, est-ce que vous croyez que j'aime les bonnes ?

LE MAÎTRE D'HÔTEL, *vexé.*

Ma femme est lingère, Monsieur !... Et du moment que Monsieur et Mademoiselle m'insultent, je préfère me retirer. Monsieur et Mademoiselle se débrouilleront comme ils voudront !

Il sort.

SCÈNE VI

MAX, JULIETTE.

MAX.

Madame !...

JULIETTE.

Monsieur ?

MAX.

Une fois, deux fois, vous ne voulez pas vous en aller ?

JULIETTE.

Je vous pose la même question.

MAX.

J'y réponds non !

JULIETTE.

Et moi aussi !...

MAX.

C'est bien, je me couche !

JULIETTE.

Et moi aussi !... (Et rageusement, chacun de son côté, ils commencent à se déshabiller. Quand il est en bretelles, elle intervient.) Monsieur !...

MAX.

Madame ?

JULIETTE.

Ce n'est pas sérieux ?

MAX.

Très sérieux !

JULIETTE.

Vous allez vous mettre tout nu devant moi ?

MAX.

J'ai un très joli torse !

JULIETTE.

Je suis une jeune fille !

MAX, un peu frappé.

Ah ?...

JULIETTE.

Tout de même ?... Vous vous rendez compte ?

MAX.

Tout à fait !

JULIETTE.

Ce n'est pas trop tôt !

MAX.

Je coucherai tout habillé, voilà tout !

JULIETTE.

Vous ne voulez pas vous en aller ?

MAX.

Non, Mademoiselle !

JULIETTE.

Et si je vous le demandais très gentiment ?

MAX.

Je refuserais très gentiment !

JULIETTE, *implorant.*

Je suis fatiguée, Monsieur, j'arrive de Londres.

MAX.

Moi, Mademoiselle, j'arrive de New-York, c'est beaucoup plus loin !

JULIETTE, *que la colère reprend.*

Alors, vous allez rester là toute la nuit ?

MAX.

Oui, Mademoiselle.

JULIETTE.

Mais c'est d'une goujaterie sans nom !

MAX.

Je ne sais pas, Mademoiselle. Je suis un voyageur, j'ai une chambre, et je la garde.

JULIETTE, *furieuse.*

Vous êtes un mufle !

MAX.

Vous n'êtes pas polie !

JULIETTE, au comble de l'exaspération.

Monsieur, si, dans cinq minutes, vous n'êtes pas sorti...

MAX.

Qu'est-ce que vous ferez ?

JULIETTE.

Je vous donne des claques !...

MAX, riant.

Ah ! Nous entrons dans la farce !... Mademoiselle, vous venez de prononcer des paroles bouffonnes !...

JULIETTE, dont la voix monte.

Monsieur, je suis extrêmement énervée, ne me mettez pas hors de moi, c'est un conseil que je vous donne !...

MAX.

Mademoiselle, je me moque éperdument de vos conseils, et je n'en tiens aucun compte !...

JULIETTE, trépignant et hurlant.

Monsieur, voulez-vous sortir ?

MAX.

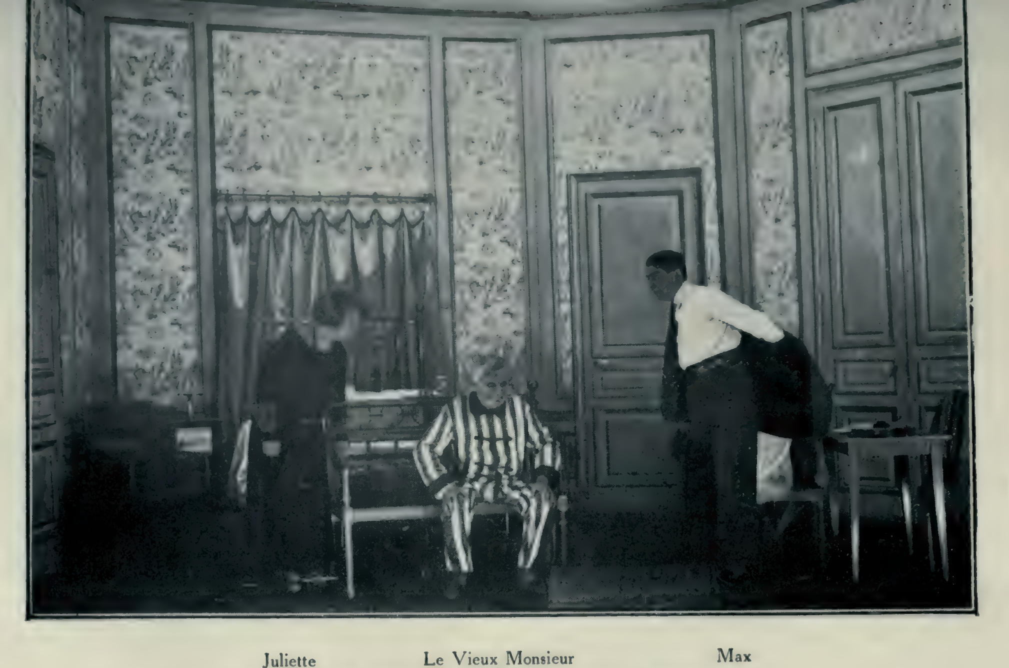
Non, Mademoiselle !...

JULIETTE.

Monsieur, voulez-vous sortir ?... (On frappe violemment à la porte de gauche.) Qu'est-ce que c'est ?...

VOIX DU VIEUX MONSIEUR, en coulisse, accent espagnol prononcé.

Est-ce que vous avez fini de vous disputer, là-dedans ? Je voudrais dormir !...



Juliette — Le Vieux Monsieur — Max

— Vous n'avez qu'un lit, et vous ne voulez pas dormir ensemble ?...

JULIETTE.

Ah ! Un homme !...

Elle court à la porte de gauche.

MAX.

Vous lui ouvrez ?

JULIETTE.

Ce n'est peut-être pas un mufle, lui !... Et, dans ce cas, il va vous jeter dehors par les épaules !... (Elle tourne le verrou et ouvre la porte. Paraît un tout petit Monsieur, incroyablement vieux, et en pyjama. Il a une tremblote partielle accentuée, qui lui fait, sans interruption, agiter la tête de haut en bas.) Ah ! Mon Dieu !...

MAX, riant.

Comme çà, c'est raté !

SCÈNE VII

MAX, JULIETTE, LE VIEUX MONSIEUR.

LE VIEUX MONSIEUR, accent espagnol.

C'est un jeune ménage, je m'en doutais !... Voyons, mes enfants, il ne faut pas vous disputer comme ça !... Qu'est-ce qui se passe ?

Il s'assied.

JULIETTE, énervée,

Nous ne sommes pas un jeune ménage. Monsieur est un voyageur que je ne connais pas.

LE VIEUX MONSIEUR, égrillard.

Et que vous avez ramené pour la nuit?... L'amour !... Je comprends !

JULIETTE, haussant les épaules.

Pas du tout!... Monsieur avait cette chambre, on me l'a donnée...

MAX.

Par erreur...

JULIETTE.

C'est un double emploi...

MAX.

Mademoiselle ne veut pas me céder la place...

JULIETTE.

Monsieur non plus !...

LE VIEUX MONSIEUR, après un temps.

Et puis ?

JULIETTE.

C'est tout.

MAX.

Nous en sommes là.

LE VIEUX MONSIEUR.

J'ai compris. Vous n'avez qu'un lit, et vous ne voulez pas dormir ensemble ?...

MAX.

C'est ça ! (A Juliette.) Ça vient !...

JULIETTE.

Il faut vous dire que je suis une jeune fille !

LE VIEUX MONSIEUR.

Mes compliments !

JULIETTE.

Ce n'est pas ma faute, je suis née comme ça !

LE VIEUX MONSIEUR, se levant, et à Max.

Il faut laisser la chambre à la jeune fille, mon garçon !

MAX.

Et moi ?

LE VIEUX MONSIEUR.

Je vous recueille !... Venez coucher avec moi !

MAX.

Vous avez deux lits ?...

LE VIEUX MONSIEUR.

Un seul !...

MAX, s'asseyant.

Impossible, mille regrets !

JULIETTE, à Max.

Vous refusez ?

MAX.

Vous ne l'avez pas regardé ?... (Agitant la tête comme le vieux Monsieur.) Comment voulez-vous dormir à côté de ça ?... Faudrait l'attacher !... Ce n'est pas possible !... (Il va au vieux Monsieur et lui crie dans l'oreille.) Je vous remercie infiniment, Monsieur, je suis obligé de décliner votre offre.

LE VIEUX MONSIEUR.

C'était de bon cœur !

MAX, même jeu.

Vous êtes trop gentil !

LE VIEUX MONSIEUR, passant à gauche.

Mais alors, tâchez de vous disputer moins fort, s'il vous plaît.

MAX, le suivant, et même jeu.

Nous ferons notre possible.

LE VIEUX MONSIEUR, de la porte de gauche.

Maintenant, si Mademoiselle veut venir, elle?... Je jure de la respecter !

MAX, toujours très haut.

Inutile de jurer, on vous croit sans ça !..

JULIETTE, très fort, dans l'oreille du vieux Monsieur.

Je vous remercie, Monsieur !

LE VIEUX MONSIEUR.

Comme vous voudrez !... (Au moment de sortir et assez digne.) A propos, je ne suis pas sourd !

Il sort. La porte de gauche se referme.

SCÈNE VIII

MAX, JULIETTE.

MAX.

C'est dommage, il a vraiment une tête de sourd ! (Ils se regardent, et éclatent de rire.) Vraiment, Mademoiselle, nous n'avons pas de chance !... Un Monsieur

m'offre la moitié de son lit : Il faut qu'il ait cent-quinze ans et tout qui remue !...

Il agite la tête comme le vieux Monsieur.

JULIETTE, même jeu.

Ça ne s'arrête pas quand on dort ?

MAX.

Jamais !... Et puis, vous ne l'avez pas approché ? Il sent le beurre !...

JULIETTE.

C'est fréquent chez les vieillards.

MAX.

Avec n'importe quel autre, ma foi, j'aurais accepté de passer la nuit !... En sleeping, ça m'est arrivé cent fois !... Et puis, tout de même... (Regardant sa montre.) ... dix heures et demie... Je commence à avoir sérieusement sommeil !

JULIETTE.

Et moi, donc !... Je me suis levée ce matin à cinq heures, j'ai changé trois fois de train... et puis quatre heures de traversée...

MAX.

Vous êtes malade ?

JULIETTE.

Pourquoi, j'ai mauvaise mine ?

MAX.

Non, je veux dire : Vous êtes malade en mer ?

JULIETTE, comprenant.

Ah !... Non. Je m'étends, et je ferme les yeux, alors ça va !... Vous arrivez de New-York ?

MAX.

Comment le savez-vous ?

JUILETTE.

Vous me l'avez dit, tout à l'heure.

MAX.

C'est vrai. Oui, je suis arrivé hier, sur l'Aquitaine.

JULIETTE.

Je l'ai vu dans le port. C'est un beau bateau.

MAX.

Magnifique, mais cher !... Ce que ça peut coûter, maintenant, pour traverser l'Océan !... Je comprends que le Christ ait marché sur les flots !

JULIETTE, riant.

Vous êtes Français ?

MAX.

Oui, pourquoi ? J'ai de l'accent ?

JULIETTE, riant.

Beaucoup ! Vous devez même être parisien !

MAX.

Oui et non. J'ai été élevé à Paris, mais, depuis huit ans, je n'y ai pas passé huit jours.

JULIETTE.

Tiens, c'est comme moi !... Je suis née à Paris, mais il y a dix ans que je ne suis pas venue en France.

MAX.

C'est drôle !... Et ça ne vous manquait pas ?

JULIETTE.

Un peu. Mais j'étais en pension, près de Londres. On a une vie très remplie... études... sport... aucun rapport avec les pensions françaises.

MAX.

Heureusement !... Alors, vous rentrez à Paris ?

JULIETTE.

Non, je vais à Lyon.

MAX.

A Lyon ?... Ça, alors, ça devient curieux !

JULIETTE.

Pourquoi ?

MAX.

Je vais aussi à Lyon !

JULIETTE.

A Lyon même ?

MAX.

Pas exactement. A six kilomètres de Lyon : à Sainte-Foy.

JULIETTE, *s'exclamant.*

Non ?... J'y vais aussi !

MAX.

A Sainte-Foy ?... Mais c'est un tout petit village !...

JULIETTE.

Je le sais bien.

MAX, *réfléchissant.*

Et vous sortez de pension ?... Aux environs de

Londres ?... (Brusquement.) Est-ce que vous n'étiez pas à Godfrey-House ?

JULIETTE.

Comment le savez-vous ?

MAX.

Est-ce que vous n'avez pas vingt ans et deux mois ?

JULIETTE.

Ça, par exemple !

MAX.

Est-ce que vous n'allez pas retrouver votre père, à l'usine Templier, biscuits et petits beurres, à Sainte-Foy, près Lyon ?

JULIETTE.

Mais si !

MAX.

Est-ce que vous ne vous appelez pas Juliette Pascaud ?

JULIETTE.

Vous êtes sorcier ?

MAX.

Je suis Max Templier !

JULIETTE.

Non ?

MAX.

En personne !

JULIETTE, ahurie.

Ah ! ça, alors !... Vous... Moi...

MAX.

Nous !

JULIETTE.

On se rencontre le même jour... dans le même hôtel... dans la même chambre !... Et c'est vous... c'est moi...

MAX.

C'est nous !... Mademoiselle, enchanté de faire votre connaissance !

Ils se serrent la main en riant.

JULIETTE.

Moi aussi !... C'est fou ! On le raconterait qu'on ne le croirait pas !

MAX.

C'est pourtant moi !...

JULIETTE.

Et c'est moi aussi !...

MAX.

C'est inouï !...

JULIETTE.

Extraordinaire !...

MAX.

C'est curieux !...

JULIETTE.

Très !...

Un temps. Les six répliques précédentes ont été dites avec une petite gêne croissante. Ils se regardent, se sourient.

MAX, simplement.

Et, en somme, non, ce n'est pas si extraordinaire !... Nous sommes le premier juillet, vos études sont finies d'avant-hier. J'ai calculé qu'en arrivant à Lyon après-demain, j'y serais à peu près en même temps que vous. Nous devions forcément passer, tous les deux, par Paris et le Hâvre. Nous nous sommes rencontrés à la première étape, au lieu de nous rencontrer à la troisième, voilà tout !

JULIETTE, pensive.

Vous saviez que mes études finissaient avant-hier ?

MAX.

Mon père me l'avait écrit, avec mille autres détails. J'ai une lettre où il n'est question que de vous, une lettre qui a bien trente pages !

JULIETTE.

Aimables ?

MAX.

Evidemment !

JULIETTE, réfléchissant.

Trente pages !... (Résolument.) Monsieur, le hasard qui nous fait rencontrer, comme ça, tous les deux, est vraiment admirable.

MAX.

Je l'admire sincèrement.

JULIETTE.

Il faut le mettre à profit.

MAX.

Comment l'entendez-vous ?

JULIETTE.

Asseyez-vous... moi aussi, et causons. Il est indispensable que nous nous expliquions loyalement.

MAX.

Je ne mens jamais.

JULIETTE.

A la bonne heure !... Qu'est-ce que Monsieur votre père vous a écrit, au juste ?

MAX, embarrassé.

Mais, Mademoiselle...

JULIETTE.

Répondez.

MAX.

C'est très difficile !... Mon père m'écrit tous les huit jours...

JULIETTE.

Je parle de la lettre où il est question de moi.

MAX.

Eh bien, mais,.. que vous veniez d'avoir vingt ans, que vous aviez fini vos études à Godfrey-House,... que vous reveniez habiter avec votre père, donc avec le mien... que vous étiez charmante, instruite, musicienne, distinguée... et que je serais certainement ravi de faire votre connaissance.

JULIETTE.

C'est tout ?

MAX.

C'est déjà pas mal.

JULIETTE.

Ce n'est pas mal, mais ce n'est pas tout. (Malicieusement.) Voulez-vous que je vous dise, moi, ce que votre père vous a écrit ?

MAX.

Dites toujours.

JULIETTE.

« Mon cher enfant, je commence à vieillir.
« L'usine de biscuits et petits beurres, que j'ai
« fondée, et que je dirige, est en pleine prospé-
« rité. Il faut que tu quittes New-York, et que tu
« reviennes me succéder. Mais Sainte-Foy n'est
« pas folâtre. Tu t'y ennuierais tout seul. Et puis,
« tu viens d'avoir vingt-cinq ans. Il faut songer à
« te marier. Inutile de chercher, d'ailleurs, j'ai
« ton affaire. Mon vieil ami Pascaud, mon fondé
« de pouvoirs, mon bras droit, mon autre moi-
« même, a, tu le sais, de son premier mariage, une
« fille qui s'appelle Juliette. Elle est délicieuse.
« Vingt ans et deux mois. Elle termine ses études,
« et revient ici le premier juillet. Reviens donc
« à la même date. Je suis sûr que tu la trouveras
« idéale. Et je serais si heureux de sceller, par
« cette union, les liens fraternels qui nous unis-
« sent, depuis si longtemps, mon vieux Pascaud

« et moi. Le mariage de nos enfants nous serait,
« à tous deux, une joie incommensurable ».

MAX.

Il ne m'a pas écrit ça.

JULIETTE.

Il ne vous a pas écrit ça?

MAX.

Incommensurable?... Jamais!... Mon père n'emploie pas ces mots-là!

JULIETTE, souriant.

Ce ne sont peut-être pas les mots, mais c'est le sens. Avouez que c'est le sens! Vous avez dit que vous ne mentiez jamais!

MAX.

C'est le sens, en effet.

JULIETTE.

Je n'ai aucun mérite à l'avoir deviné, mon père m'a écrit exactement les mêmes choses!... Et je sais que nos deux pères agissent toujours l'un comme l'autre! Du moment qu'on me prévenait, on vous avait prévenu aussi.

MAX.

On m'avait prévenu aussi!

JULIETTE.

Parfait!... (Posément.) Eh bien, Monsieur, de tout ce que vous a écrit votre père, il faut que vous ne teniez aucun compte.

MAX, déconcerté.

Ah ?

JULIETTE.

Je vous en prie.

MAX.

Vous n'avez aucune envie de...?

JULIETTE.

Pas plus que vous, voyons, j'en suis sûre !... Vous m'avez prouvé tout à l'heure que vous étiez d'un caractère assez... résolu. Il n'entre certainement pas dans vos vues de vous laisser imposer votre femme, même par votre père !... « Mon enfant, voici celle que je te destine !... » C'était bon dans le temps, ces petites plaisanteries !... Dieu merci, nous n'en sommes plus là !

MAX.

Aujourd'hui, on prend tout de même l'avis des intéressés !

JULIETTE.

Ecoutez, le mariage est une chose, en soi, déjà suffisamment terrifiante, pour qu'on ne l'aggrave pas encore à plaisir !

MAX.

Une chose terrifiante ?

JULIETTE.

Vous ne trouvez pas ça effrayant d'habiter ensemble, comme ça, du jour au lendemain ?... Et quand je dis habiter...

MAX.

Vous entendez : avec tout ce que ce terme comporte.

JULIETTE.

Oui. Mais c'est affreusement grave, même avec un ami d'enfance !... Et on voudrait que je fasse ça avec quelqu'un que je ne connais pas ?

MAX.

Mais alors, Mademoiselle, pourquoi avez-vous obéi à votre père ?

JULIETTE.

En quoi ?

MAX.

Pourquoi êtes-vous revenue à Lyon pour me rencontrer ?

JULIETTE.

Ne croyez donc pas çà ! Je ne reviens nullement à Lyon pour vous rencontrer. J'y reviens parce que ce sera désormais mon domicile. Je sors de pension, j'ai fini mes études, je rentre chez mon père.

MAX.

Voilà tout ?

JULIETTE.

Voilà tout !

MAX.

Ainsi, en arrivant à Lyon, votre premier mot sera : « Bonjour, papa, c'est moi. Mais, tu sais, ne

me parle pas d'épouser Max Templier, je n'en veux à aucun prix. »?...

JULIETTE.

Exactement. Je ne veux pas me marier comme ça.

MAX.

Comme quoi ?

JULIETTE.

Avec un jeune homme qu'on me désigne, qu'on me choisit, qu'on m'apporte sur un plateau.

MAX.

Pourquoi ?

JULIETTE.

Parce que je trouve ça humiliant. Et parce que ça ne peut pas être celui que j'aurais voulu.

MAX.

Pourquoi ?

JULIETTE.

Parce que je ne crois pas aux hasards aussi miraculeux ! Réfléchissez une seconde : Nos deux pères sont amis intimes. Notre mariage les enchanterait. Il serait, pour tout le monde, d'une commodité parfaite. Et, avec tout ça, nous serions encore idéalement faits l'un pour l'autre ?... Allons, voyons, ce serait trop beau, c'est impossible !

MAX.

Vous avez trouvé ça ?

JULIETTE.

Oui.

MAX.

Mademoiselle, votre raisonnement me paraît tellement étrange que je crois comprendre.

JULIETTE.

Quoi donc ?

MAX.

Pas libre !

JULIETTE.

Comment ?

MAX.

Vous n'êtes pas libre. Vous vous êtes fiancée toute seule, sans l'avoir encore dit à votre père.

JULIETTE.

Avec le professeur de piano de la pension ?... Grands cheveux, grande cravate, poétique et pauvre ?... Oh ! non, cher monsieur, ce n'est pas du tout mon genre !

MAX.

Je n'ai pas dit que ce fut avec un musicien aussi typé !

JULIETTE.

Ce n'est avec personne.

MAX, incrédule.

Vous êtes sûre ?

JULIETTE.

Comment, si je suis sûre ?

MAX, surpris.

Et vous n'avez aucun projet, aucune idée, aucun rêve de cet ordre ?

JULIETTE.

Aucun.

MAX, brusquement.

Mais alors, pourquoi ne voulez-vous pas de moi ?

JULIETTE.

Comment ?

MAX.

Enfin, tout de même, c'est inouï ! Je vous rencontre pour la première fois, je suis très aimable...

JULIETTE, riant.

Oui, parlons-en !

MAX.

Non, ça, c'était avant de vous connaître. Nous étions deux voyageurs, j'agissais en voyageur !... Mais vous devenez Juliette Pascaud, alors je deviens galant et empressé. Je vous dis que je reviens de New-York, exprès pour vous connaître, et vous me répondez : « Ah ! oui ! On veut nous marier, mais pas de blagues, hein ?... Pas question ! Je ne veux pas de vous !... » Mais c'est extrêmement désagréable !

JULIETTE, riant.

Ah ! ça, mais vous avez donc envie de m'épouser, vous ?

MAX.

Mais oui.

JULIETTE.

Moi ?

MAX.

Bien sûr !

JULIETTE.

Quelle drôle d'idée !

MAX.

Comment ? Quelle drôle d'idée ?

JULIETTE.

Vous ne me connaissez pas !

MAX, lui prenant la main, et feignant de lire dans ses lignes.

Vous êtes née à Paris, le 27 mars 1902, 40, rue de Clichy, au quatrième, à gauche. Vous avez eu votre première dent à neuf mois, et vous avez marché à onze, mais c'était trop tôt : vous êtes tombée par terre, et vous vous êtes fait très mal. Vous avez eu la rougeole à quatre ans. Vous avez su lire à cinq, écrire à six, et vingt fables de La Fontaine à sept. Vous avez perdu votre mère à neuf ans. Votre père s'est remarié, et vous êtes entrée en pension à Godfrey-House, où vous êtes restée dix ans. Vous êtes musicienne, vous chantez... ouvrez la bouche, faites : ah !...

JULIETTE, obéissant en riant.

Ah !

MAX.

J'adore ça !... Vous aimez la campagne, j'adore ça !... Vous faites beaucoup de sport, j'adore ça !...

Vous montez à cheval, j'adore ça !... et vous êtes très bien en amazone !... Vous aimez les plats sucrés...

JULIETTE, montrant sa main.

Vous voyez tout ça là-dedans ?

MAX, souriant et lui refermant doucement la main.

Mon père me l'a écrit !... Mais je sais tout de vous, entendez-vous, tout ! Et tout me plaît, je ne peux pourtant pas vous dire le contraire !... Il n'y a qu'une chose que je ne savais pas, c'est si vous étiez jolie. On m'avait dit que oui, et j'avais vu des photos. Mais les photos, vous savez ce que c'est !... J'en ai vu une de Gunsbourg, où il ressemble à l'Apollon du Belvédère !... C'était donc ma seule réserve. Je ne la fais plus. Vous êtes jolie. Vous êtes même très jolie !... J'adore ça !

JULIETTE.

Vous êtes bien gentil !

MAX.

Moi ? Je suis extrêmement gentil... (Il lui tend la main comme pour qu'elle y lise, mais la referme aussitôt en riant.) Votre père a dû vous l'écrire ?

JULIETTE.

Vous pensez !...

MAX.

Eh bien, il avait raison. C'est un homme d'un grand bon sens, et d'un goût parfait. Maintenant, voulez-vous me permettre de vous poser une question ?

JULIETTE.

Allez.

MAX.

Vous comptiez bien vous marier un jour ?

JULIETTE.

Evidemment.

MAX.

Vous aviez prévu que ce serait avec un homme ?

JULIETTE.

C'est l'usage.

MAX.

Voulez-vous me le décrire, tel que vous le rêviez ?

JULIETTE.

C'est impossible ! Comment voulez-vous ?...

MAX.

Je vais vous aider : Etait-il jeune ?

JULIETTE.

Bien sûr !

MAX.

Dans les affaires ?

JULIETTE.

Je n'y répugne pas.

MAX.

Tout rasé ?

JULIETTE.

Ah ! oui, ça, j'y tiens beaucoup !

MAX.

Avait-il l'air intelligent, un complet gris, et une cravate noire ?

JULIETTE, souriant.

Je n'avais pas précisé à ce point-là !

MAX.

Enfin le drap gris, pour les vêtements, et le tricot noir, pour la cravate, ne constituent pas un obstacle insurmontable ?

JULIETTE, riant.

Non.

MAX.

Eh bien alors, mademoiselle, vous avez près de vous les formules de télégrammes. Voulez-vous me passer le bloc, s'il vous plait ?

JULIETTE, obéissant.

A qui voulez-vous télégraphier ?

MAX, écrivant.

« Pascaud, Templier, Sainte Foy. Rhône. — Sommes parfaitement d'accord. Tâchez avoir témoin en uniforme, et marrons fourrés pour lunch. Adorons ça. — Max, Juliette. »

JULIETTE.

Vous n'allez pas envoyer ça !

MAX.

Vous trouvez que ce n'est pas assez clair ?

JULIETTE.

Je trouve que vous allez un peu vite. Vous êtes peut-être décidé, mais moi ?

MAX.

Vous n'êtes pas encore décidée ?

JULIETTE.

Mais non.

MAX.

J'ai quelque chose qui ne va pas ?... Dites vite, je vais vous arranger ça.

JULIETTE.

Vous devez avoir très mauvais caractère.

MAX.

Moi ?

JULIETTE.

Si j'en juge à la façon dont vous m'avez parlé quand nous nous disputions là chambre ! Ça promet pour l'avenir !

MAX.

Mais naturellement, ça promet !... Ça vous montre que lorsqu'une femme, même jolie, — car vous étiez déjà jolie quand vous n'étiez que la voyageuse, — lorsqu'une jolie femme passe sur ma route, ça me laisse aussi froid que le vieux blanc d'Espagne de la chambre à côté !... (En passant près de la porte de gauche, il y cogne un peu fort. Des grognements éclatent aussitôt en coulisse. Alors il continue, à voix basse.) J'aurais pu profiter de la situation, vous dire : « Je m'en vais si vous m'embrassez !... » ou même davantage...

JULIETTE.

Hein ?

MAX, toujours à mi-voix.

Rien !... J'ai été grossier, aussi grossier que si vous aviez été laide !... Il me semble que ça doit vous donner confiance !

JULIETTE, de même.

C'est assez juste, ce que vous dites !

MAX.

Parbleu ! Qu'est-ce qui comptera dans ma vie ? Vous !... Toutes les autres ?... Des voyageuses !... (Très haut.) « Allez-vous en que je couche seul » !... Je ne leur dirai jamais autre chose !

JULIETTE, désignant la porte de gauche.

Chut !...

MAX, répétant à voix basse.

Jamais autre chose !...

JULIETTE, voix naturelle.

Alors vous êtes content ?

MAX.

Je suis ravi.

JULIETTE.

Eh bien, moi, je ne le suis pas du tout !

MAX.

Allons, bon ! Pourquoi ?

JULIETTE.

Parce que je m'étais juré que je choisirais mon mari toute seule, et que, si je dis oui...

MAX.

Oh ! que c'est petit ! Oh ! que c'est laid !... Vous boudez comme une gosse attrapée !

JULIETTE.

Je vous prie d'être poli !...

MAX.

D'ailleurs, qu'à cela ne tienne !...

Il remonte au fond.

JULIETTE.

Qu'est-ce que vous faites ?

MAX.

Je vous rejoue la scène, telle qu'elle aurait pu se passer. Seconde version qui va vous satisfaire ! (Il ouvre la porte du couloir et fait semblant d'entrer.) Tiens ! Une jeune fille dans ma chambre !... Comme elle est jolie !...

JULIETTE.

Il n'est pas mal, ce garçon-là !...

MAX.

Mademoiselle, je ne sais pas du tout qui vous êtes, mais je tiens absolument à vous épouser !

JULIETTE.

Moi, Monsieur, je ne veux pas connaître votre nom, mais je veux le porter !

MAX.

Je vous le donne.

JULIETTE.

Comment vous appelez-vous ?

MAX.

Je suis Max Templier !...

JULIETTE.

Je suis Juliette Pascaud !...

ENSEMBLE.

Ah !... Oh !...

MAX, concluant.

Et voilà comment, nous l'affirmons, s'est effectuée notre première rencontre, à l'Hôtel Continental !... Maintenant, j'y pense !

JULIETTE.

Quoi donc ?

MAX.

Tant de volonté, tant d'indépendance... Pourvu que nous obtenions le consentement de nos parents !

JULIETTE, riant.

Vous êtes bête !

MAX.

Dieu ! Que vous êtes jolie, quand vous riez !... Riez encore, s'il vous plait ?... (Elle obéit.) Merci !... Vous aimez la Côte d'Azur ?

JULIETTE.

Je ne la connais pas.

MAX.

C'est vrai, vous ne connaissez que Londres, on ne vous a jamais présenté la Riviera ! Quelle chance !... La première fois que vous verrez Nice, ce sera avec moi ! Ça, alors, c'est gagné d'avance !... On se marie, on part, et le premier jour

où vous vous réveillerez ma femme, quand vous vous direz : « Ça y est ! Il n'y a pas à y revenir, c'est celui-là mon mari !... », vous me verrez sur un fond de mer tellement bleue, que ça a l'air d'une blague, sous un ciel invraisemblable, dans une atmosphère de joie, de lumière et de vie... vous serez ahurie, charmée, ivre, vous me confondrez avec le reste, et vous me trouverez ravissant ! C'est magnifique !... Juliette, ma petite Juliette, comme vous êtes jolie, et comme nous allons être heureux, dans la vie ! Vous ne croyez pas ?

JULIETTE.

Je ne sais pas. Vous parlez... vous parlez... Vous m'entraînez dans un tourbillon... Je n'y vois plus clair !

MAX.

Laissez-vous conduire ! Voilà ma main.

JULIETTE, la repoussant..

C'est la gauche.

MAX.

L'habitude !... Je n'ai encore jamais donné la droite !

JULIETTE.

C'est grave !...

MAX.

C'est charmant !...

JULIETTE, de loin, se regardant dans la glace de la coiffeuse, avec Max qui est près d'elle.

C'est pourtant vrai que nous allons bien ensemble !...

MAX.

Nous ? C'est prodigieux ! Quel couple !

JULIETTE.

Votre père et le mien ne sont pas si bêtes que ça !

MAX.

Je vous dis que ce sont des gens épatants !... Ils ne nous avaient jamais vus l'un près de l'autre, puisque c'est la première fois que nous nous rencontrons, et, tout de même, ils avaient deviné ce que ça donnerait !

JULIETTE.

Vous n'êtes pas tellement plus grand que moi !

MAX.

Le réassortiment parfait !... Et nous ne sommes qu'en costumes de voyage !... Vous verrez ça, en gala, moi tout en blanc, vous en habit...

JULIETTE, riant.

Je crois que ça sera le contraire !

MAX.

Même pas !... Jaquette !... On ne se marie plus en habit !... Devant, le suisse !... Deux suisses !... Assez de privations !... Derrière, la foule !...

Il la prend par le bras, et marche gravement, en chantonnant le Chœur des Soldats.

JULIETTE.

Mais non ! Vous chantez la marche de Faust !

MAX.

Comment est-ce donc, celle de Mendelsohn ?

JULIETTE.

Attendez donc ! (Sur l'air du « Roi barbu qui s'avance... ») Tralalalalala...

MAX.

Pensez-vous ! C'est la Belle Hélène !

JULIETTE.

Oh ! c'est idiot !

MAX.

Je ne connais que çà !...

JULIETTE.

Moi aussi !...

MAX.

Je l'ai !...

Il attaque la Marche Nuptiale.

JULIETTE.

Ah ! oui !

Et elle fredonne avec lui. Bientôt tous deux chantent à tue-tête, et, à la cloison de gauche, on frappe violemment.

VOIX DU VIEUX MONSIEUR, en coulisse.

Ah ! non ! J'aimais encore mieux quand vous vous disputiez !... C'était tout de même moins fort !

MAX, à voix basse, riant.

Il n'aime pas la musique !

JULIETTE, de même.

En tous cas, il ne l'aime pas à cette heure-ci !

MAX.

Quelle heure est-il ?

JULIETTE.

Minuit vingt-cinq !

MAX.

Non ?...

JULIETTE.

Si !

MAX.

A quelle heure est notre train, demain matin ?

JULIETTE.

On prend le même ?

MAX.

On va au même endroit !

JULIETTE.

Huit heures cinquante.

MAX.

Neuf heures moins dix.

JULIETTE.

C'est la même chose.

MAX.

Oui, mais ça a l'air d'être plus tard !...

JULIETTE.

Il faut tout de même se lever à sept heures !...

MAX.

Il ne nous reste plus beaucoup de temps pour dormir !

JULIETTE.

D'autant que je ne sais pas du tout si je vais fermer l'œil !

MAX.

Moi non plus !... (Un temps.) Bonsoir, tout de même !...

JULIETTE.

Bonsoir !...

MAX, de la porte.

Bonne nuit !... Vous me permettez de vous embrasser ?

JULIETTE.

Je permets !... (Il revient et l'embrasse, un peu trop longuement. Alors elle le repousse gentiment.) A demain !

MAX.

A demain !... (Désignant ses vêtements épars et ses valises.) Je vous laisse tout cela !... Je ne vais prendre que ma... ch... de nuit !... (Il la prend, la roule en boule, la met sur son bras, et va pour sortir, lorsqu'il s'arrête court.) Nom d'un chien !

JULIETTE.

Quoi ?

MAX.

Je m'en vais, mais où est-ce que je vais coucher ?

JULIETTE.

C'est vrai ! Vous n'avez toujours pas de chambre !

MAX.

Mais non !... J'ai réfléchi, je vous laisse celle-là !

JULIETTE.

Vous êtes gentil.

MAX.

Je suis comme çà !... Mais où est-ce que je vais coucher ?

JULIETTE, désignant la porte de gauche.

Le vieux Ruy Gomez ?

MAX.

Oh ! non !... (Remuant la tête.) Il me ficherait le mal de mer ! Sérieusement, c'est impossible !

JULIETTE.

C'est drôle qu'il ne se soigne pas !

MAX.

Pour son... ? (Tremblote capitale.)

JULIETTE.

Oui, qu'est-ce qu'on prend, pour ça ?

MAX.

Je ne sais pas. Je me renseignerai, et je vous le dirai. Pour le moment, c'est un lit qui...

JULIETTE.

J'ai une idée !

MAX.

Ah !...

JULIETTE.

Vous allez voir !... (Elle lui fait signe de se dissimuler, ce qu'il fait derrière la porte du couloir, et va frapper à la porte de droite.) Mademoiselle ?... Vous ne dormez pas encore ?

VOIX DE LA PETITE FEMME, en coulisse.

Non, je m'épile les jambes!... Qui c'est qu'est là?

JULIETTE, tournant le verrou.

C'est moi, votre voisine, la jeune fille!... Voulez-vous m'ouvrir?

VOIX DE LA PETITE FEMME.

Voilà! ..

La porte s'ouvre, et elle paraît.

JULIETTE.

Je vous demande pardon de vous déranger, mademoiselle. Vous êtes toujours seule?

LA PETITE FEMME.

Hélas!

JULIETTE.

Et toujours désireuse de rencontrer quelqu'un?

LA PETITE FEMME.

Désireuse, non!... Faut vivre!

JULIETTE.

Ça suffit! Une seconde!... (Elle traverse la scène, va à la porte de gauche, et frappe.) Monsieur!... Monsieur le vieil espagnol!

VOIX DU VIEUX MONSIEUR, en coulisse.

Qu'est-ce que c'est?

JULIETTE.

Vous avez offert la moitié de votre lit, tout à l'heure.

VOIX DU VIEUX MONSIEUR.

Oui. Vous venez, vous, ou le jeune homme?

JULIETTE.

Ni l'un ni l'autre. Mais j'ai quelqu'un à vous proposer.

VOIX DU VIEUX MONSIEUR.

Un homme ?

JULIETTE.

Non.

VOIX DU VIEUX MONSIEUR.

Une femme ?

JULIETTE.

Naturellement.

VOIX DU VIEUX MONSIEUR.

Quel âge ?

MAX, du fond.

Quatorze ans !

La petite femme se retourne et voit Max qui met impérativement un doigt sur ses lèvres ; elle reste muette.

VOIX DU VIEUX MONSIEUR.

Envoyez vite !...

JULIETTE, à la petite femme.

Voilà votre affaire !

LA PETITE FEMME.

Il est riche ?

JULIETTE.

Très !

LA PETITE FEMME.

Pas trop raplapla ?

JULIETTE.

Il ne tient pas une seconde en place!

LA PETITE FEMME.

Je n'aime pas beaucoup les Espagnols, ça a un tempérament!... Enfin!... (*Avec une révérence à Max et à Juliette.*) Merci, mademoiselle! (*Ouvrant la porte de gauche, et en sortant.*) Bonjour, mon petit mignon!...

La porte se referme.

JULIETTE, *à Max.*

Voilà!... Maintenant, vous avez un lit pour vous tout seul!

MAX.

Vous êtes admirable!

JULIETTE.

Non, je sais voyager!... Bonsoir!...

MAX.

Bonsoir!

JULIETTE.

A demain matin?

MAX.

Je le jure!...

Il lui envoie un baiser, et sort à droite, premier plan.

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Le surlendemain.

A Sainte-Foy, près Lyon, chez Templier. Un bureau.

A gauche, premier plan, porte-fenêtre, à deux battants praticables, s'ouvrant à l'intérieur du décor, et donnant, de plain-pied, sur un jardin.

A droite, premier plan, petit escalier intérieur de quatre marches, conduisant aux appartements privés de Templier.

Au fond, deux portes pleines. Une, à un battant, sur la gauche, donne sur un bureau voisin. L'autre, à deux battants, sur la droite, donne sur l'antichambre.

Au milieu, face au public, entre ces deux portes, une petite bibliothèque, à deux portes vitrées.

A gauche et à droite de la scène, exactement en pendants, et de profil au public, deux bureaux semblables se font vis-à-vis. A droite, celui de Templier ; à gauche, celui de Pascaud. Un fauteuil pour chacun, celui de gauche dos à la porte-fenêtre, celui de droite dos à l'escalier.

Chaque bureau est surchargé de livres de caisse, de papiers, de dossiers, etc... Celui de gauche porte l'appareil téléphonique relié avec la ville ; celui de droite un petit téléphone privé relié à l'intérieur de l'usine.

Cinq heures de l'après-midi. Grand soleil au dehors.

SCÈNE PREMIÈRE

TEMPLIER, PASCAUD.

Au lever du rideau, Pascaud et Templier sont assis face à face, chacun à son bureau. Un temps assez long. Ils écrivent ou travaillent en silence.

TEMPLIER, ayant lu une lettre, laisse échapper une exclamation indignée, appuie sur le bouton du téléphone intérieur, qui est sur son bureau, et décroche le récepteur.

Allô!... Voulez-vous prier monsieur Paul Mol de venir me parler... Oui... Non, c'est monsieur Templier qui vous parle!... Merci. (Il raccroche.) Chaque fois, la téléphoniste me prend pour toi!

PASCAUD.

Nous avons la même voix!... Quelle heure as-tu?

TEMPLIER.

Cinq heures moins dix.

PASCAUD.

C'est tout de même surprenant qu'il n'arrive pas de nouveau télégramme.

TEMPLIER.

Tu n'es pas inquiet?

PASCAUD.

Non, mais je trouve que ma fille aurait pu préciser l'heure de son arrivée... « Serai là mercredi.

Tendresses. Juliette ». Comme c'est précis !... Il y a six trains de Paris tous les jours !

TEMPLIER.

Mon fils m'a envoyé exactement la même dépêche. C'est à croire qu'ils se sont donné le mot !

PASCAUD.

C'est impossible, ils ne se connaissent pas.

TEMPLIER.

Nous ne pouvons tout de même pas passer notre journée sur le quai de la gare !...

PASCAUD.

Évidemment. Et pourtant, j'aurais été heureux de l'embrasser à sa descente du train !... Ma petite Juliette ! Presqu'un an que je ne l'ai pas vue !... Tu vas voir comme elle est jolie !

TEMPLIER.

Moi, je n'ai qu'une crainte, c'est que ces enfants ne se plaisent pas !... Nous les considérons déjà comme mariés... Savoir si ça va aller tout seul !

PASCAUD.

Ah ! ça !... Juliette est d'un caractère extrêmement indépendant.

TEMPLIER.

Et quant à Max, après tout, il a peut-être une maîtresse qu'il adore !... Il a vingt-cinq ans, ce serait son droit !

PASCAUD, se levant et allant doucement vers lui.

Vois-tu qu'ils nous envoient promener, avec nos beaux projets ?

TEMPLIER.

Ce serait navrant, j'aime mieux ne pas y penser !... (Un petit temps.) Elle est ravissante, tu sais ?...

PASCAUD.

Quoi donc, mon vieux ?

TEMPLIER, désignant une lampe électrique sur son bureau.

La lampe, que tu m'as donnée pour ma fête... Ravissante !

PASCAUD, debout près de lui.

C'est ma femme qui l'a choisie.

TEMPLIER.

Je m'en doutais ! Elle a tant de goût, Irma !

PASCAUD.

Irma est une perle, et elle m'adore. Je ne comprends pas que tu ne te sois pas remarié, toi !

TEMPLIER.

Oh ! tu sais, je vous ai, là, tous les deux !...

PASCAUD, souriant.

Ce n'est pas la même chose.

TEMPLIER.

Presque !... En tous cas, vous me suffisez !

PASCAUD.

C'est l'essentiel !... (Lui frappant affectueusement sur l'épaule.) Mon vieux Ferdinand !...

TEMPLIER.

Mon vieux Léopold !... A propos, sais-tu pourquoi je viens de faire appeler Paul Mol ?

PASCAUD.

Non.

TEMPLIER, lui tendant la lettre qu'il a lue avant de téléphoner.

Lis ça.

Il se lève, et passe légèrement vers la gauche.

PASCAUD, après avoir lu.

Ah! ça, par exemple!... Il faut l'engueuler!

TEMPLIER, debout au milieu.

Je comptais lui envoyer Paul Mol...

PASCAUD, s'asseyant au bureau de Templier.

Si tu veux, mais il faut une lettre signée de toi ou de moi. Attends un peu!...

Il écrit.

TEMPLIER, s'asseyant au bureau de Pascaud.

Tu es étonnant de décision et de volonté!... C'est toi qui devrais être le directeur, et moi ton fondé de pouvoirs.

PASCAUD, souriant.

Veux-tu changer?

TEMPLIER.

Tu es bête!...

Il prend, sur le bureau de Pascaud, des papiers qu'il feuillette.

SCÈNE II

LES MÊMES, PAUL MOL.

MOL, entrant du fond gauche.

Vous m'avez fait demander, monsieur Templier ?

TEMPLIER, lisant, et à mi-voix.

Un instant.

MOL, se retournant vers Templier, qui est assis au bureau de Pascaud, le prend pour Pascaud, et s'approche de lui.

Ah ! Monsieur !... Je vais en profiter pour vous montrer mon dernier prospectus. J'aime mieux avoir votre avis que celui de monsieur Templier, car il n'y connaît rien !

TEMPLIER, furieux, relevant la tête.

Dites donc, vous !...

MOL.

Oh ! pardon !... Je vous avais pris pour monsieur Pascaud.

TEMPLIER.

Mettez vos lunettes !...

MOL.

Je les ai, monsieur, mais vous vous ressemblez tellement !... Et puis, si vous vous mettez à changer de bureau, maintenant, moi, je suis perdu !

PASCAUD, finissant d'écrire et se levant.

Là !... Ecoute çà ! (Lisant.) « Monsieur le Sous-

« Préfet. Nous sommes informés qu'au dernier
« thé, donné par Madame la Sous-Préfète, il ne
« fut servi aux invités que des biscuits Olibet. Nous
« vous rappelons qu'aux termes de notre contrat
« en date du 11 janvier 1917, seuls les biscuits
« Templier doivent franchir les portes de la Sous-
« Préfecture, et être servis dans leur boîte portant
« l'étiquette de la maison. Nous vous avons tou-
« jours régulièrement payé vos mensualités, par
« lesquelles nous nous assurons l'exclusivité de
« votre consommation, et la publicité qui en ré-
« sulte pour nous. Nous sommes donc extrême-
« ment surpris de constater une semblable incor-
« rection, surtout chez un fonctionnaire de votre
« rang et de votre probité... Veuillez agréer... et
« coetera...

TEMPLIER.

C'est parfait. Quelle canaille, ce Sous-Préfet !... (A Mol.) Mon petit Mol, vous allez prendre votre cycle-car, et partir immédiatement pour Amplepuis...

PASCAUD.

Aller droit à la Sous-Préfecture...

TEMPLIER.

Demander à parler au Sous-Préfet...

PASCAUD.

En personne !...

TEMPLIER.

Vous lui remettrez cette lettre...

PASCAUD.

Vous ajouterez que nous sommes extrêmement mécontents...

TEMPLIER.

Et que s'il se permet encore une seule fois de bouffer des Olibet, nous lui foutons du papier timbré !

PASCAUD.

Dites-lui ça poliment !

TEMPLIER.

Bien sûr !... Engueulez-le, mais poliment.

MOL.

J'ai compris !... Je vais partir tout de suite.

TEMPLIER.

A propos, vous disiez que vous avez fini votre nouveau prospectus ?

MOL.

Oui, monsieur. C'est un sonnet.

TEMPLIER.

Ah ! ah ?... Pas trop long ?

MOL, un peu méprisant.

Non, monsieur, il a quatorze vers.

PASCAUD, indulgent.

Comme tous les sonnets, Ferdinand !

MOL.

Oui !... (A Pascaud.) Je vous le disais, monsieur : Il n'y connaît rien !...

Il cherche dans toutes ses poches.

TEMPLIER, à Pascaud.

C'est pour les nouvelles boîtes à seize quatre-vingt-quinze ?

PASCAUD.

Oui, celles de douze francs cinquante, dont on a changé la couleur du papier.

MOL, tirant un papier de sa poche.

Voilà !...

Lisant.

« Depuis qu'à moi tu t'es donnée...

TEMPLIER.

Comment ?...

MOL, vivement.

Je me trompe !... Çà, c'est autre chose !

PASCAUD.

Seriez-vous amoureux, monsieur Mol ?

MOL.

Oh ! non, monsieur !... C'est le fils du pharmacien qui adore une dame brune... mais il ne sait pas faire les vers, alors il m'a demandé de... Il me donne dix francs !... (Trouvant un autre papier dans une autre poche.) Ah ! voilà !...

Lisant.

« Quand viendra le jour du grand soir,
« Nous chanterons la Carmagnole...

TEMPLIER.

Quoi ?...

MOL.

Je me trompe encore !... Ça, c'est pour un rédac-

teur du *Petit Communiste !*... C'est sa gazette rimée du dimanche !... Il me donne cent sous !...

PASCAUD.

Vous travaillez pour toute la région ?

MOL.

J'occupe mes loisirs, monsieur, et j'ai une grande facilité : Je rime comme je respire, inconsciemment... Ça s'est su, dans le pays, et on est venu me trouver !... (**Dépliant un autre papier.**) Ah ! voilà, cette fois, c'est bien ça !...

Lisant.

« Lorsqu'avec ses enfants, vêtus de peaux de bêtes,
« Le père eût terminé son café, tout se tut.
« Jeanjean avait reçu deux gifles sur la tête,
« Et boudait depuis lors, mécontent et battu.

« Lorsque maman parut. Le cercle de famille
« Applaudit à grand cris. « Pourquoi ? », dites-vous, mais
« C'est qu'elle a dans les mains une boîte où scintille
« Le nom de Templier, le régal des gourmets.

« C'est le dessert exquis. Elle en donne à foison.
« Seul, Jeanjean refuse : « Oh ! c'est extraordinaire !...
« Puni ? » L'enfant proteste, et, pensif, il répond :

« Mon âme a son secret, ma vie a son mystère ».
« Alors, sûr de guérir un chagrin peu profond :
« Donne-lui, tout de même, un biscuit »... dit son père.

Un grand temps. Mol regarde Pascaud et Templier qui se regardent.

TEMPLIER, **à Pascaud.**

Qu'est-ce que tu penses de ça ?

PASCAUD.

Il y a de jolis vers !...

TEMPLIER, soupirant.

Enfin !... Il paraît que ça amuse les consommateurs, qu'on fait collection de ces machins-là !...

MOL.

Je puis envoyer à l'imprimerie ?

TEMPLIER, vivement.

Avec le dessin !... Le dessin est très important. Je l'ai vu hier, il est bien : On voit le papa... toute une table, avec un tas de gosses... La maman qui porte une grande boîte, celle à trente-six cinquante... C'est joli, ça dit quelque chose !... Les vers !... Hum !... (A Pascaud.) C'est une idée à ta femme !...

PASCAUD, repassant à gauche, vers son bureau.

Oui. Irma a l'âme poétique. Ça l'ennuie un peu que je sois dans l'alimentation. Alors, pour racheter ce que notre commerce a de terre à terre, elle a pensé à ces prospectus rimés. Paul Mol fait ça très vite...

TEMPLIER.

Enfin, je n'y vois pas d'inconvénient !... Je vous remercie, Mol. Alors, vous prenez votre cycle-car, et vous partez tout de suite pour Amplepuis engueuler le Sous-Préfet, n'est-ce pas ?

MOL.

Dans dix minutes, monsieur, le temps de revoir

ce sonnet !... Je ne sais pas pourquoi, j'ai toujours peur des réminiscences !... C'est bête !...

Il sort au fond gauche.

SCÈNE III

TEMPLIER, PASCAUD.

TEMPLIER, après un temps.

C'est mercredi, aujourd'hui ?

PASCAUD, assis à son bureau.

Oui.

TEMPLIER.

Tu n'as pas besoin de la voiture ?

PASCAUD.

Non. Tu vas à Lyon ?

TEMPLIER.

Oui, je vais faire un tour au magasin !... Je n'y ai pas été hier.

PASCAUD.

Mais si les enfants arrivent ?

TEMPLIER.

Le prochain train est à six heures trente-sept. Je serai revenu. A tout à l'heure !...

Il va pour sortir au fond droite.

PASCAUD.

Tu ne vas pas d'abord signer ton courrier ?

TEMPLIER, se ravisant.

Si, tu as raison. Je vais signer mon courrier et j'irai à Lyon après. (Un petit temps.) Elle est ravissante!...

PASCAUD.

Quoi donc?

TEMPLIER.

Ma lampe!... Mon vieux Léopold!... (En sortant.) « L'enfant avait reçu deux biscuits dans la tête!... » Je trouve çà idiot, moi, cette histoire là!

Il sort au fond gauche.

SCÈNE IV

PASCAUD, IRMA, puis TEMPLIER.

Pascaud, seul, travaille à son bureau. Irma entre du fond droite.

IRMA.

Je ne te dérange pas?

PASCAUD.

Du tout, entre, ma chérie. Qu'est-ce que tu veux?

IRMA.

Je voudrais un peu d'argent.

PASCAUD.

Pourquoi faire?

IRMA.

J'ai un tas de petites choses à acheter.

PASCAUD, lui tend son portefeuille ouvert.

Tiens !... (Elle prend un billet de cent francs.) Tu vas à Lyon ?

IRMA.

Mais oui, c'est mercredi. C'est le jour de ma piqûre.

PASCAUD.

Toujours ?...

IRMA.

Comment, toujours ?

PASCAUD.

Voilà onze ans que, tous les mercredis, tu te fais faire une piqûre de cacodylate. Ce n'est pas encore fini ?

IRMA.

Mais ça ne sera jamais fini !

PASCAUD.

Tu n'es pas encore guérie ?

IRMA.

Je ne suis pas malade. Ce n'est pas pour me guérir, c'est pour me soutenir.

PASCAUD.

Il me semble qu'au bout de cinq ou six ans, tu aurais pu arrêter ça !... C'est d'ailleurs l'avis du Docteur de Gournay. Je l'ai rencontré hier...

IRMA, vivement.

De quoi se mêle-t-il, celui-là ?... Est-ce que je le paye ? Oui ? Alors ?...

PASCAUD.

Ne te fâche pas, ma chérie. Le Docteur de Gournay est un vieil ami. Il est ravi de te voir tous les mercredis, mais il trouve que ce traitement constitue désormais une dépense inutile. Ce n'est pas ton avis. N'en parlons plus, et va à Lyon !... A propos, Templier y part, dans quelques minutes, avec sa voiture. Veux-tu qu'il t'emmène ?

IRMA.

Tu plaisantes !...

PASCAUD.

Pourquoi ?

IRMA.

Moi, ta femme, toute seule sur les routes avec un homme ?... Voyons, Léopold !

PASCAUD.

Templier est notre ami intime !

IRMA.

C'est tout de même un homme, et on pourrait jaser !... Non, non, je tiens trop à ta dignité !... Je prendrai le tramway, comme d'habitude !

PASCAUD.

Tu es une perle !... Au fait, qu'est-ce que tu penses du mariage que nous rêvons ?

IRMA, *réservée.*

Il faut voir !...

PASCAUD.

Crois-tu que Max saura apprivoiser notre petite Juliette ?

IRMA.

Le jeune Templier m'a toujours produit une impression favorable. Il semble intelligent, il est gentil garçon... Je crois que ta fille ne saurait espérer un meilleur parti.

PASCAUD.

Et puis, Templier est riche, et il laissera, je crois, assez rapidement, l'usine à son fils.

IRMA.

Çà, c'est ce qui pourrait nous arriver de mieux.

PASCAUD.

Pourquoi ?

IRMA.

Voyons !... Que tu sois sous les ordres de Templier, passe encore... bien qu'avec une amitié comme la vôtre, il y a longtemps que tu devrais être son associé !

PASCAUD.

Tu crois ?

IRMA.

J'en suis sûre !... Mais, lorsque le patron sera Max, tu ne pourras tout de même pas rester l'employé de ton gendre !... Ce serait aussi déplaisant pour lui que pour toi !... Il sera forcé de te donner la même situation que lui-même, et voilà surtout en quoi ce mariage me plaît.

PASCAUD.

Tu es une femme admirable !

IRMA, simplement.

Non. Je suis ta femme, je t'aime, alors, avant tout, je pense à toi!...

PASCAUD.

C'est vrai! C'est toi qui m'as révélé à moi-même ce que je valais, ce dont j'étais capable!... Quand je t'ai épousé, je n'étais que le comptable de la maison, je n'aspirais pas à autre chose. C'est toi qui m'as fait devenir ambitieux, qui m'as fait monter, d'année en année, jusqu'à être fondé de pouvoirs!...

IRMA.

Tu es une intelligence: Tout t'est dû!... (Avec force.) Tu seras directeur associé!

PASCAUD.

Tu es ma bienfaitrice!...

IRMA.

Non, va, au fond, je ne suis peut-être qu'une égoïste: Je suis ta femme, je n'existe qu'en fonction de toi, alors je t'ai fait grandir le plus possible, parce que je grandissais en même temps!...

PASCAUD.

Irma, tu te calomnies!... Tu calcules, mais ce n'est que par amour. Car, avant tout, tu es une créature d'amour!...

IRMA.

Ah! oui!... Et tu es le seul qui l'ait jamais compris!

PASCAUD.

Tu m'aimes ?

IRMA, simplement.

Tu es ma vie.

TEMPLIER, rentrant du fond gauche.

Léopold, on a besoin de toi aux expéditions !... Bonjour, madame Pascaud.

IRMA.

Bonjour, monsieur Templier.

TEMPLIER, continuant, à Pascaud.

Il y a une erreur de six cents boîtes... je ne suis pas au courant... Va donc voir ça, veux-tu ?

PASCAUD.

Six cents boîtes ? Fichtre ! J'y vais !... Je te reverrai ?

TEMPLIER.

Je ne sais pas, je pars dans cinq minutes.

PASCAUD.

Alors à ce soir !... Espérons que les enfants seront là ! J'ai une impatience de les voir tous les deux !... Hein, Ferdinand ?... Tous les deux !...

TEMPLIER, affectueusement.

Mon vieux Léopold !... Va aux expéditions !

PASCAUD.

J'y vais. A ce soir, ma chérie.

IRMA.

A ce soir.

Pascaud sort à gauche, dans le jardin.

SCÈNE V

IRMA, TEMPLIER.

TEMPLIER, surveille sa sortie, et, dès qu'il s'est éloigné, embrasse, très simplement, Irma sur la bouche, puis va s'asseoir à son bureau.

En somme, tu ne m'as pas encore donné ton avis, toi ?

IRMA.

Sur quoi donc, mon chéri ?

TEMPLIER.

Sur ce mariage.

IRMA.

Il est loin de me déplaire.

TEMPLIER.

Crois-tu que cette petite saura rendre mon fils heureux ?

IRMA.

La jeune Juliette est agréable, elle est jolie, elle est instruite...

TEMPLIER.

Evidemment, elle est sans fortune...

IRMA.

Ton fils en a pour deux. Et cette union va tellement nous rapprocher, s'il est possible que nous le soyions davantage !

TEMPLIER.

Mon Irma !...

IRMA.

Voilà surtout en quoi ce mariage me plaît. Ces enfants feront sans doute un charmant ménage, mais d'abord, mais avant tout, ce sera notre réunion définitive, officielle. Je serai sûre de ne plus jamais te quitter.

TEMPLIER.

Ce sera comme qui dirait la régularisation officieuse de notre amour !...

IRMA.

Exactement. Et qu'est ce que je demande, moi ?... Vivre auprès de toi le plus possible, je n'ai pas d'autre but !

TEMPLIER.

J'en suis persuadé !... Depuis dix ans, je n'ai eu de toi que les marques de l'amour le plus attentif, le plus judicieux !... Irma, tu es une femme admirable !

IRMA.

Non. Je suis ta maîtresse, je t'aime, alors, avant tout, je pense à toi !...

TEMPLIER.

C'est vrai !... Depuis que vous êtes installés à l'usine, sans être ma femme, tu as égayé ma vie avec une intelligence, une adresse incroyables !... J'étais veuf, je m'ennuyais, j'allais me remarier...

Tu m'as aimé, et mon existence s'est remplie d'un coup !... Tu es ma bienfaitrice !

IRMA.

Non. Je suis ta maîtresse, je partage toutes tes joies et tous tes soucis, alors je me suis efforcée de supprimer les uns et d'augmenter les autres !... C'est de l'égoïsme !

TEMPLIER.

Non, c'est de l'amour !... N'es-tu pas, avant tout, un être d'amour ?

IRMA.

Oh ! si !... (Un petit temps.) C'est aujourd'hui mercredi !...

TEMPLIER, souriant.

Je pars tout de suite.

IRMA.

Moi aussi. Alors à six heures, dans notre petit coin, à nous deux ?

TEMPLIER.

Comme d'habitude.

IRMA.

Je fais quelques courses, j'ai un tas de petites choses à acheter... Donne-moi donc un peu d'argent !...

TEMPLIER, lui tend son portefeuille ouvert.

Voilà !...

IRMA, y prend un billet de cent francs, puis un autre.

Merci, chéri !... Je vais chez le Docteur de Gour-

nay... A propos, tu ne sais pas ce qu'il a dit à Léopold ?

TEMPLIER.

Non.

IRMA, riant.

Que je devrais cesser mes piqûres !

TEMPLIER, riant aussi.

Il en a de bonnes !

IRMA.

Je te demande un peu !...

TEMPLIER, tendrement.

Ta piqûre !...

IRMA.

Mon Ferdinand !... (Il l'embrasse, Mol entre du fond gauche.) Attention !...

Ils se séparent vivement.

SCÈNE VI

Les Mêmes, PAUL MOL

MOL.

Je vous demande pardon, monsieur Pascaud, savez-vous où est monsieur Templier ?

TEMPLIER, irrité.

C'est moi, Templier, mon ami !

MOL, ahuri.

Ah! pardon, c'est qu'il m'avait semblé... (Après réflexion.) Il est vrai que... (S'inclinant, de loin, devant Irma.) Bonjour, madame Pascaud.

IRMA.

Bonjour, monsieur Paul Mol.

MOL, à Templier.

Eh bien, voilà : Le chauffeur vous fait demander dix minutes, Monsieur. Il a, dit-il, une bougie encrassée.

TEMPLIER, mécontent.

Ah! celui-là! Toujours quelque chose! Je vais voir ça moi-même!... A tout à l'heure, madame Pascaud.

Il remonte.

IRMA.

Au revoir, monsieur Templier.

MOL, à part.

« Madame!... Monsieur!... » Ils sont très drôles!

TEMPLIER, de la porte, regardant Mol.

Il y a des jours où sa myopie manque de tact!...

Il sort au fond gauche.

SCÈNE VII

IRMA, MOL.

Mol va pour sortir, Irma s'avance légèrement vers lui.

IRMA.

Bonjour, monsieur Mol (Mol s'incline.) Vous m'avez fait les vers que je vous ai demandés ?

MOL, inquiet.

Vous allez encore me parler d'amour, Madame?

IRMA, rêveuse.

Vous me troublez tellement !...

MOL.

Quelle femme êtes-vous donc !... Deux hommes ne vous suffisent pas ?

IRMA.

Mais je n'ai pas deux hommes dans ma vie, monsieur Mol. Je n'en ai qu'un.

MOL.

Il me semble pourtant...

IRMA.

Vous n'avez donc jamais remarqué comme Pascaud et Templier se ressemblent ?

MOL.

Je les confonds tout le temps !

IRMA.

Voilà !...

MOL.

Seulement, moi, je suis myope.

IRMA.

Il n'y a pas besoin d'être myope !... Moi aussi, je les confonds. Et c'est comme ça qu'a commencé ma liaison avec Templier.

MOL.

Allons donc ?...

IRMA.

Un jour, je suis entrée dans ce bureau. Il faisait sombre, et Templier était assis au bureau de Pascaud.

MOL.

Ça lui arrive tout le temps !

IRMA.

Alors, naturellement, je l'ai pris pour Pascaud. Et comme, le matin, il m'avait donné une bague...

MOL.

Templier ?

IRMA.

Non, Pascaud. Je me suis approchée, et je l'ai longuement embrassé sur les lèvres.

MOL.

Pascaud ?

IRMA.

Non, Templier. (S'approchant de lui.) Voulez-vous que nous reconstituions la scène ?

MOL, poliment.

Non, madame.

IRMA.

Je vous déplais ?

MOL.

Non, madame.

IRMA.

Alors ?

MOL.

Je suis à la fois un chaste et un honnête : Prendre la femme de mon patron me serait déjà très pénible, mais prendre à la fois celle de mon patron et de son fondé de pouvoirs, la femme de tous mes supérieurs, c'est impossible !...

IRMA, à elle-même.

Et il est délicat !

MOL.

Continuez votre histoire, madame. Donc, vous embrassâtes longuement monsieur Templier, sans le reconnaître !...

IRMA.

Si, je l'ai reconnu, presque tout de suite. Alors, je me suis excusée. Il a dit : « Trop tard !... » Monsieur Templier n'avait jamais pensé à moi. Un baiser, et c'en fut fait !... Vous ne savez pas comme j'embrasse, monsieur Mol !...

MOL.

Non, madame. (Un petit temps.) Et c'est ainsi que commença cette liaison ?

IRMA.

Oui, sans le faire exprès: Je n'ai pas trompé, je me suis trompée.

MOL.

Ce soir-là, oui, mais le lendemain?

IRMA.

Ah! Les erreurs ont continué de plus belle!... Le lendemain, je m'étais reprise. C'est lui qui m'a embrassée, je l'ai giflé : c'était Pascaud!... Alors, je lui ai dit : « Pardonne-moi! » Il m'a dit : « Comment donc! » Il m'a embrassée : c'était Templier!... Ils se ressemblent trop, je vous assure, on ne s'y reconnaît plus!

MOL.

Oui, je vois!... Depuis dix ans, vous vivez, résignée, une suite d'erreurs quotidiennes!... Mais lequel aimez-vous? Lequel des deux ?

IRMA.

Je ne sais pas. Ma vie est tellement partagée entre ces deux hommes, qu'il y a des jours où je ne sais plus si je trompe Pascaud avec Templier, ou si c'est le contraire!... J'ai, pour tous les deux, la même affection, solide et assagie. Je leur suis également dévouée!...

MOL.

C'est curieux!...

IRMA.

Et, selon que l'un ou l'autre me parle, je juge les choses d'un point de vue différent : Quand je

suis avec Templier, je pense en directrice de l'usine, mes conseils n'ont pour but que son seul intérêt !... Quand je suis avec Pascaud, je ne m'attache qu'à son avancement, qu'à faire grandir sa situation !... Je n'ai pas un mari et un amant, j'ai deux maris !... Et, par conséquent, je suis privée d'amour !... Lisez-moi vos vers, monsieur Mol.

MOL.

Vous y tenez, madame ?

IRMA.

Beaucoup.

MOL.

J'ai peur que cela n'augmente votre penchant pour moi.

IRMA.

Qu'importe !...

MOL.

Comme il vous plaira !...

Il sort un papier bleu de sa poche, et lit.

Si tu veux, faisons un rêve...

S'interrompant.

Oui, je sais ce que vous allez me dire, mais après, ça change !... On parlait d'un palefroi, ça ne me servait à rien !

Lisant.

Si tu veux, faisons un rêve,
Monte dans mon cycle-car,
Tu m'emmènes, je t'enlève...

S'interrompant.

J'ai gardé ça, c'est tellement simple, tellement courant !... Ça appartient à tout le monde !...

Lisant.

Tu m'emmènes, je t'enlève,
Le clocher sonne le quart !

IRMA, charmée.

C'est joli.

MOL, simplement.

Oui.

Continuant, très calme.

Depuis que j'ai pris ta lèvre,
Et respiré tes cheveux,
Je suis tout désir, tout fièvre,
C'est ce soir que je te veux !...

IRMA, rêveuse.

Est-ce qu'il y a un pare-brise ?

MOL.

Où donc, madame ?

IRMA.

A votre cycle-car ?

MOL.

Oui, en mica Triplex.

IRMA.

Comme j'aimerais que vous m'enleviez dans votre cycle-car !

MOL.

Je n'y pense pas, madame.

IRMA, qui a été frappée par ce vers :

« C'est ce soir que je te veux !... »

MOL.

Boutade de poète !

IRMA.

Mais pourquoi parlez-vous d'un cycle-car ?

MOL.

Parce que j'en ai un, pour porter, aux environs, les épitres de ces messieurs !... A l'usine Templier, je fais à la fois les vers et les courses ! Apollon et Mercure !... Ça me fait penser que je devrais déjà être parti pour Amplepuis, où j'ai différentes choses, assez dures, à dire au Sous-Préfet !

IRMA.

Vous partez pour Amplepuis ?

MOL.

Dans l'instant.

IRMA.

Emmenez-moi !

MOL.

Mais non, madame !...

IRMA, pressante.

Si, Paul Mol !... La nuit va tomber. Une heure avec vous, dans l'espace !... Vous ne pouvez pas me refuser cela !

MOL.

Si on me rencontre avec vous sur la route?

IRMA.

Je vais mettre ma grosse voilette.

MOL.

Je serai tout de même avec une femme!...

IRMA.

C'est bien votre droit.

MOL.

Oui... et puis je pourrai dire que vous êtes ma mère!

IRMA, avec reproche.

Paul Mol!...

MOL, vivement.

Oh! Madame!... Boutade de poète!

IRMA.

Donnez-moi vos vers.

MOL, lui donnant le papier bleu.

Les voici.

IRMA.

Quelle heure avez-vous?

MOL, regardant sa montre.

Cinq heures vingt-cinq.

IRMA.

Je devais aller à Lyon retrouver Templier...

MOL, négligemment.

Ah! oui, c'est mercredi!...

IRMA.

Vous savez ?

MOL, vague.

On m'a dit çà !...

IRMA.

Je vais le décommander... pour la première fois !... Ah ! Paul Mol ! Paul Mol !... (Elle s'assied et écrit rapidement.) « Suzanne Latruche est malade... il faut absolument... » Là !... (Elle cachète.) Vous remettrez cette lettre à monsieur Templier. (Elle lui donne la lettre.) Moi, je vais prendre le tramway, comme d'habitude, mais je descendrai à la première station, et je vous attendrai au coin de la rue Gustave-Quinson.

MOL.

Soit !

IRMA.

Vous me prendrez en passant, nous irons à Amplepuis, à cent à l'heure...

MOL.

Trente-cinq.

IRMA.

Vous parlerez au Préfet, nous boirons du Porto, et nous reviendrons à la nuit noire. J'aurai eu l'illusion d'un enlèvement !... Merci, Paul Mol !

MOL.

Ça, madame, je ne pouvais pas vous le refuser !

IRMA, avec force.

Un jour viendra où tu ne me refuseras plus rien !

MOL, très doux.

Calme-toi !... (Se reprenant vivement.) Calmez-vous !

IRMA.

Au coin de la rue Quinson !...

Elle sort au fond droite.

SCÈNE VIII

MOL, seul, puis PASCAUD.

MOL, seul.

Ça m'ennuie que cette dame m'aime!... Il y a du pour!... Grâce à elle, je pourrais peut-être arriver à huit cents francs par mois... mais c'est un bas calcul!... Elle n'est pas vilaine, mais elle est sensiblement plus âgée que moi!... (Il réfléchit, puis, résolument, l'écarte du geste, descend, et au public.) Et puis, la vérité, c'est que j'aime!... Je suis éperdument amoureux de la dactylographe de l'usine. Elle s'appelle Clotilde!...

Ah! que je l'aime, Cloclo,
La petite dactylo!...

Celle-là, par exemple, je voudrais l'enlever!... Mais elle ne veut pas, parce que je suis pauvre!... (Au public.) Hein?... Oh! non, ce n'est pas qu'elle soit intéressée, mais elle veut être sûre de manger! Je ne peux pas lui en vouloir!... (S'asseyant.)

Pour partir avec moi, elle exige que j'aie au moins quinze mille francs !... A la fois !... Alors, je prends des billets de toutes les loteries que je connais !... Je gagnerai peut-être un jour, et alors, tout de suite, nous nous enfuirons tous les deux !... Et alors, qu'est-ce que je ferai de madame Pascaud... (Se reprenant.) de madame Templier... (Se reprenant encore.) Non, de madame Pascaud !... (Avec décision.) Je ne me donnerai pas à cette dame !... (Réfléchissant.) D'un autre côté, si je la refuse trop longtemps, elle peut se piquer, m'en vouloir, me faire renvoyer !... Il faut que je me donne à cette dame !... (Un temps.) Pourquoi m'aime-t-elle, en somme ?... Je ne suis pas tellement beau ?... (Il vérifie, dans une petite glace de poche.) Ce sont mes vers qui l'ont troublée !... J'aurais dû me limiter aux courses !... Mercure, pas Apollon !... Tout de même, son amour me flatte !... Elle ne me demande pas d'avoir quinze mille francs, elle !... Elle m'aime sans conditions !... (Gamin.) Peut-être... me donnerai je... à cette dame !... (La porte du fond gauche s'ouvre.) Mais parlons plus bas : on vient !... (Pascaud vient d'entrer et va s'asseoir au bureau de Templier.) Ah ! C'est monsieur Templier !... (S'approchant de lui et lui remettant la lettre d'Irma.) Monsieur, voici une lettre que madame Pascaud m'a chargé de vous remettre.

Il va pour sortir.

PASCAUD, prenant la lettre.

Ma femme ?...

MOL, *sursautant.*

Oh! Nom de Dieu!...

PASCAUD.

Quoi?

MOL, *courant à lui.*

Rendez la lettre. Ce n'est pas pour vous!...

PASCAUD.

Comment?

MOL.

Je vous prenais pour monsieur Templier.

PASCAUD.

Ma femme écrit à Templier?

MOL.

Du tout!... Pourquoi lui écrirait-elle?...

PASCAUD.

Vous me dites que vous me prenez pour Templier, et vous me dites : Voici une lettre pour vous!...

MOL, *affolé.*

Monsieur Pascaud, rendez-moi cette lettre!...

PASCAUD, *soupçonneux.*

Vous êtes ému, Paul Mol!

MOL.

Nullement.

PASCAUD, *regardant la lettre.*

D'ailleurs, il n'y a pas d'adresse sur l'enveloppe.

MOL.

Vous voyez bien que ce n'est pas pour vous!...

PASCAUD.

Alors, ce n'est pour personne et je peux ouvrir !

MOL, suppliant.

Monsieur !...

PASCAUD, le repoussant.

Fichez-moi la paix !

MOL, vaincu.

Ils se ressemblent trop !... Ça devait finir comme ça !...

Il tombe assis.

PASCAUD, qui a ouvert la lettre, lisant d'une voix qui s'altère peu à peu.

« Mon Ferdinand. Pour la première fois depuis dix ans, il faut que tu me pardonnes de manquer notre mercredi. On me téléphone que Suzanne Latruche est malade, il faut absolument que j'aille la voir. A mercrechi prodain, nos baisers seront meilleurs. Ton Irma. » (Il tombe assis. Un temps.) Qu'est-ce que vous pensez de cela, Mol ?

MOL, doucement.

Moi, monsieur ?... Etant donné ma mauvaise vue, et la façon dont vous vous ressemblez, je suis stupéfait que cela ne soit pas arrivé plus tôt !

PASCAUD, effondré.

Irma !... (Regardant Mol.) Et vous n'avez pas l'air surpris !... Vous le saviez ?...

MOL, embarrassé.

Mon Dieu !...

PASCAUD.

Comme tout le monde, évidemment!... Toute l'usine, tout Sainte-Foy est au courant!... A l'heure actuelle, on ne parle que de moi!... Il n'est question que de ma sottise et de mon ridicule!...

MOL, vivement.

Ah! ça, non, monsieur!... Rassurez-vous!...

PASCAUD.

Comment?

MOL.

On n'en parle plus!...

PASCAUD.

Ah?

MOL.

On en a parlé, oui, mais c'est fini!... Il y a des années qu'on n'y pense plus!... On ne parle plus ni de ça, ni de Panama, ni de l'affaire Dreyfus!... Et vous auriez tort... vous auriez tort de réveiller cette vieille histoire!

PASCAUD, qui regarde la lettre.

Notre mercredi!... Voilà pourquoi, depuis dix ans, elle se fait faire des piqûres!...

MOL, amusé.

Elle appelle ça des piqûres?...

PASCAUD, sévère.

Je parle d'injections sous-cutanées, monsieur Mol!... Je comprends tout: A cinq heures et demie, elle va voir le Docteur de Gournay, et à six heures,

elle retrouve Templier !... Paul Mol, que pensez-vous de madame Pascaud ?

MOL.

J'en parlais, tout seul, avant que vous n'arriviez, monsieur.

PASCAUD.

Et qu'est-ce que vous vous en disiez ?

MOL.

Qu'avec les femmes, monsieur, il faut s'attendre à tout, et même à davantage !

PASCAUD.

Vous êtes énigmatique.

MOL.

Je suis philosophe.

PASCAUD, hors de lui.

Eh bien, moi pas !... Et ça ne va pas se passer comme ça !... Je ne suis pas un mari qu'on berne, moi, monsieur Mol !

MOL, doucement.

Si, monsieur Pascaud !...

PASCAUD, irrité.

Je veux dire à partir du moment où je le sais. (Regardant la lettre.) « Ton Irma !... » Et ceci s'adresse à Templier !... Comment peut-on se donner à Templier !... Il est très mal, il est affreusement commun !... Celui là, par exemple, qu'est-ce qu'il va prendre !...

Et, rageusement, il va au bureau de Templier, prend la lampe et la porte sur son propre bureau.

SCÈNE IX

Les Mêmes, TEMPLIER.

TEMPLIER, *entrant du fond droite.*

Qu'est-ce que tu fais ? Tu me reprends ma lampe ?

PASCAUD, *terrible.*

Oui ! Approche-toi, Ferdinand !... Sais-tu ce que je viens d'apprendre ?

MOL, *sur l'escalier, doucement.*

Par hasard !...

PASCAUD.

Irma me trompe !...

TEMPLIER, *vivement.*

Nom de Dieu ! Tu en es sûr ?

PASCAUD.

J'ai une lettre !

TEMPLIER.

De qui ?

PASCAUD.

D'elle !

TEMPLIER.

Adressée à qui ?

PASCAUD.

A un traître, un félon, un faux ami !...

TEMPLIER.

La misérable!... Le nom de cet homme?

PASCAUD.

C'est toi!

TEMPLIER, soulagé.

Ah! que tu m'as fait peur!...

PASCAUD, ahuri.

Comment?

TEMPLIER.

Eh bien oui, quoi!... J'ai cru qu'elle avait un amant!

PASCAUD.

Mais elle en a un!... Traître!...

TEMPLIER.

Comment as-tu appris?...

PASCAUD, lui donnant la lettre.

Tiens!...

TEMPLIER, lisant.

« Suzanne Latruche est malade... » (A Pascaud, très naturellement.) Tu le savais?

PASCAUD.

Mais non, je ne le savais pas!... Je ne savais rien!

TEMPLIER, finissant de lire.

« Ton Irma »... Evidemment, il m'est difficile de nier!... Mais comment as-tu trouvé cette lettre?

PASCAUD.

C'est Paul Mol qui me l'a donnée!

TEMPLIER, à Mol.

Vous êtes malin!

MOL.

Pardon, monsieur!... Non seulement Monsieur Pascaud vous ressemble d'une façon hallucinante, mais encore, il s'assied tout le temps à votre bureau!... Alors, je vous confonds, parbleu!... Comme madame Pascaud!

TEMPLIER, furieux, marchant sur lui.

Qu'est-ce que vous dites?

PASCAUD, le rattrapant par le bras.

Ainsi, c'est toi!... Toi mon plus vieil ami, toi que, depuis quinze ans, je n'ai pas quitté d'un jour!... Tu me payes d'hypocrisie, de mensonge, de vol...

TEMPLIER.

Ecoute, Léopold, je suis navré de ce qui arrive, mais tu ne vas pas me faire une scène?

PASCAUD.

C'est tout ce que tu trouves à me dire? Tu n'as pas un cri, un regret, un remords?...

TEMPLIER, haussant les épaules.

Un cri?... Plus maintenant, mon vieux!... Jadis, peut-être, mais à présent! ..

PASCAUD.

Comment?

TEMPLIER.

Il y a dix ans que je te trompe, et c'est aujour-

l'hui que tu me demandes des remords !... C'est rop tard !... C'est périmé !...

Il lui rend la lettre d'Irma.

MOL.

Qu'est-ce que je vous disais, Monsieur Pascaud !... C'est l'affaire Dreyfus !

SCÈNE X

LES MÊMES, IRMA.

Irma entre du fond, droite.

TEMPLIER.

Irma !...

Paul Mol va pour s'esquiver.

PASCAUD, vivement.

Ne sortez pas, Paul Mol !... (Paul Mol s'arrête. Un temps.) Irma, je sais tout !

IRMA.

Quoi, quoi ?

PASCAUD.

Tu aimes un autre homme que moi !

IRMA, affolée.

Ah ! Mon Dieu ! De quel homme veux-tu parler, Léopold ?

MOL, vivement.

De Monsieur Templier !

IRMA, soulagée.

Ah ! que tu m'as fait peur !...

Elle tombe assise.

PASCAUD.

Comment ? Je t'ai fait peur ?...

TEMPLIER.

Comment ? Il vous a fait peur ?...

PASCAUD.

De qui croyais-tu donc que je parlais ?...

TEMPLIER.

De qui croyiez-vous donc qu'il parlait ?...

MOL, vivement.

De personne, Messieurs !... Vous ahurissez Madame Pascaud !

IRMA.

Oui, vous m'ahurissez !... (A Léopold.) Qu'est-ce que tu me dis, toi, parle ?...

PASCAUD, dramatique.

Tu es la maîtresse de Templier !...

IRMA, très naturellement.

Qui ? Moi ? De Templier ? Tu es fou !

PASCAUD.

Tu lui as écrit une lettre !

IRMA.

Qu'est-ce que ça prouve?

PASCAUD, la lui montrant.

« Mon Ferdinand !... »

IRMA.

Eh bien ?... Nous sommes assez intimes pour que je l'appelle comme ça pour m'amuser !...

PASCAUD, lisant.

« A mercredi prochain. Nos baisers seront meilleurs. Ton Irma !... »

IRMA.

C'est tout ?

PASCAUD.

Çà ne te suffit pas ?

IRMA, se levant.

Je vais tout t'expliquer, mon ami, mot par mot. Voilà : Ma mère était Corse...

PASCAUD, furieux.

Oh ! je t'en prie !... Ferdinand a avoué !

IRMA.

C'est un imbécile ! Il faut toujours nier !

PASCAUD.

Alors, tu ?...

IRMA, haussant les épaules.

Plus maintenant, parbleu !... Et quel est l'idiot qui t'a donné cette lettre ?

TEMPLIER et PASCAUD, ensemble.

C'est Paul Mol !...

IRMA, troublée.

Ah ? (Bas à Mol.) Vous l'avez fait exprès ? Vous vouliez que ces deux hommes s'entretuent ?

MOL, *excédé.*

Mais non, Madame!... (*Remontant.*) Elle est assommante!...

IRMA, *s'asseyant au milieu de la scène.*

Et alors?...

PASCAUD.

Tu es la dernière des dernières!

TEMPLIER.

Léopold, je te prie de parler poliment à Irma.

PASCAUD.

Fiche-moi la paix! J'ai bien le droit de parler à ma femme comme il me plaît!

TEMPLIER.

Pas devant moi!

PASCAUD.

Va-t'en!... C'est ma femme, j'ai tous les droits!...

TEMPLIER.

Ne crois pas ça!...

PASCAUD.

Il y a douze ans que nous sommes mariés!

TEMPLIER.

Eh bien, il y a dix ans que nous sommes amants, c'est beaucoup plus rare!... Le sort d'Irma me regarde autant que toi!

PASCAUD.

Ferdinand, ne me mets pas en colère!

TEMPLIER.

Tu y es déjà!



Pascaud — Irma — Paul Mol — Templier

— Ne sortez pas, Paul Mol !...

PASCAUD, a gagné à gauche et est debout à son bureau.

Je vais me séparer d'Irma !

TEMPLIER, à droite, à son bureau.

Voilà les bêtises qui commencent !

PASCAUD.

Et pas à ton profit !... Je vais la séparer de toi comme de moi : Irma va retourner chez sa mère à Grenoble.

MOL, au fond, à part.

Elle a encore sa mère ?...

TEMPLIER.

Je m'y oppose ! Irma restera ici !

PASCAUD.

Jamais !

TEMPLIER.

Je le veux !

PASCAUD.

Elle s'en ira !

TEMPLIER.

Non !...

PASCAUD.

Si !...

Sur chaque mot, Pascaud et Templier frappent alternativement, à grands coups de poing, sur leur bureau. Le vacarme devient assourdissant. Mol, affolé, veut sortir au fond, mais il se trompe de porte, et ouvre celle de la bibliothèque dans laquelle il disparaît presque complètement.

PASCAUD et TEMPLIER, ensemble.

Ne sortez pas, Paul Mol !...

Mol ressort de la bibliothèque. Le calme se rétablit.

IRMA.

Non, mais quand vous aurez fini, tous les deux ?

TEMPLIER.

Comment ?

IRMA.

Irma fera ceci !... Irma fera cela !... C'est admirable !... Et mon avis, à moi, on ne le prend pas ?

PASCAUD.

Taisez-vous, femme adultère !

IRMA, à Pascaud.

Ah ! toi, je t'en prie !... Si tu m'avais traitée ainsi il y a dix ans, je t'aurais écouté les larmes aux yeux, je me serais jetée à tes pieds, et je t'aurais demandé pardon !.. Aujourd'hui, c'est trop tard, il y a prescription !...

TEMPLIER.

Qu'est-ce que je te disais ?

MOL, du fond.

C'est l'affaire Dreyfus !...

IRMA.

Tu sauras une chose, Léopold : Quand, au bout de dix ans, un mari apprend la trahison de sa femme, il n'a qu'à se taire, parce que, de deux choses l'une : ou il le savait, et alors, pourquoi crier ?... ou il ne le savait pas, et alors, il serait

tellement bête qu'il doit faire semblant de l'avoir toujours su !...

TEMPLIER, approuve tout ce que dit Irma en narguant Pascaud. Sur ce mot, il fait la nique à Pascaud et ponctue.

Dzing !...

IRMA, continuant, à Pascaud.

Comment ne le savais-tu pas, d'abord ?

PASCAUD.

Moi ? Me l'avais-tu dit ?...

IRMA, haussant les épaules.

On ne dit pas ces choses-là !... Ça se sent !...

Templier approuve.

PASCAUD.

Par exemple !

IRMA, se retournant vers Templier.

Quant à vous, Monsieur, votre attitude est aussi déplorable !

TEMPLIER, ahuri.

Moi ?

IRMA.

Oui, monsieur, vous !... Quand on est l'amant d'une femme mariée, et que le mari surprend tout, on n'avoue pas !... On n'avoue jamais !...

A son tour, Pascaud approuve ce que dit Irma, et nargue Templier.

TEMPLIER.

Il avait votre lettre !...

IRMA.

Aurait-il vu nos deux corps enlacés, qu'il aurait

encore fallu lui soutenir que c'était une illusion d'optique !

PASCAUD, à Templier.

Dzing !...

IRMA, continuant, à Templier.

L'emploi d'amant suppose deux qualités : Savoir aimer et savoir mentir !... Vous ignorez l'une et l'autre, vous n'êtes bon qu'à faire un mari !...

Elle remonte

PASCAUD.

Enfin, Irma...

IRMA, à Pascaud.

Toi, tu en es un démesuré !... Vous faites la paire !... (A tous les deux.) Ne vous disputez plus, allez ! Donnez-vous la main ! Vous êtes faits pour vous entendre !... Adieu, pauvre duo ! Adieu, mon passé que je renie !... (En sortant.) Suivez-moi, Paul Mol !...

Elle sort au fond gauche.

TEMPLIER, à Mol.

Calmez-là, mon ami !... Faites tout ce qu'il faudra !...

MOL, prudent.

Monsieur, il ne faut pas trop me demander !... (de la porte.) Dzing !... (Il sort au fond gauche.)

SCÈNE XI

PASCAUD, TEMPLIER.

D'abord, un grand temps.

TEMPLIER, doucement.

Alors, qu'est-ce que tu vas faire ?

PASCAUD, effondré.

Ah ! je n'en sais plus rien !...

TEMPLIER.

Réfléchis !...

PASCAUD, implacable.

Tu m'as trompé : Je te chasse !...

TEMPLIER, avec douleur.

Ah !... (Se ravisant aussitôt.) Je suis chez moi !

PASCAUD.

C'est vrai !... (Un petit temps.) Alors, battons-nous !...

TEMPLIER.

A nos âges ? Tu es fou !

Un petit temps.

PASCAUD, résolument.

Je vais divorcer !

TEMPLIER, approuvant.

Bon !...

PASCAUD, comme si Templier avait dit non.

Si, si, c'est plus sage!... Je divorce, épouse Irma, et donne-moi l'usine!...

TEMPLIER.

C'est idiot!...

PASCAUD.

Alors, je m'en vais!

TEMPLIER.

Où çà?

PASCAUD.

A l'usine Richard, à Saint-Etienne!... On m'a fait des offres magnifiques, je les accepte!...

TEMPLIER.

Et tu vas me faire concurrence?

PASCAUD.

Tu m'as bien fait cocu!...

TEMPLIER.

Ce n'est pas la même chose!

PASCAUD.

Tu ne m'empêcheras pas de m'en aller!

TEMPLIER.

Non, mais tu as un contrat, avec deux cents mille francs de dédit. Tu me les paieras, ou je te fais un procès!

PASCAUD.

Çà, c'est le bouquet!... Alors, tu me prends ma femme, d'abord, et puis tu me ruines!...

TEMPLIER.

Parce que tu veux t'en aller!

PASCAUD.

Je te laisse Irma!...

TEMPLIER.

C'est ça! Maintenant que tu n'en veux plus, qu'elle t'a trompé, tu me la colles, et tu t'en vas aider la concurrence?... Léopold, tu es un saligaud!

PASCAUD, déconcerté.

Mais alors, qu'est-ce qu'il faut que je fasse?

TEMPLIER, se levant et allant près de lui.

Mais rien, mon ami, rien!... Tu es là, à chercher un geste, une attitude!... Reste donc ce que tu es!

PASCAUD.

Quoi donc?

TEMPLIER, lui mettant affectueusement la main sur l'épaule.

Le mari d'Irma, mon fondé de pouvoirs, et mon meilleur ami!...

PASCAUD, très doux.

Tu crois?

TEMPLIER.

J'en suis sûr!

PASCAUD, hésitant.

Ferdinand...

TEMPLIER.

Mon vieux Léopold!...

PASCAUD, après réflexion, se levant d'un coup.

Ce n'est pas possible !

TEMPLIER.

Pourquoi ?

PASCAUD.

Je ne sais pas !

TEMPLIER.

Hein ?

PASCAUD.

Je ne sais pas au juste, mais ça me semble inacceptable !... Pendant dix ans, tu as couché avec ma femme, il est impossible que je ne fasse pas quelque chose !...

Il le regarde, menaçant.

TEMPLIER, le regardant à son tour, et pensif.

Pascaud, je me demande brusquement si tu n'es pas un imbécile.

PASCAUD.

Il m'insulte, à présent ?...

TEMPLIER.

Irma a raison !... Depuis vingt minutes, tu as une attitude lamentable ! Je comprends qu'elle t'ait trompé !...

PASCAUD, hors de lui.

Ah ! ça, alors...

TEMPLIER.

Souvent, les deux, trois premières années, je pensais à toi, le mercredi !... Je me disais : « Tout

de même, ce pauvre type !... » J'avais tort, tu mérites tout ce qui t'arrive, tu es trop bête !

PASCAUD, furieux.

Templier, prends garde !...

TEMPLIER, ricanant.

A quoi ?

PASCAUD.

Je suis violent, tu le sais !...

TEMPLIER.

Des menaces ?... Qu'il est drôle !...

PASCAUD.

Vraiment ?

TEMPLIER, très hautain.

Monsieur Pascaud, vous oubliez que vous êtes mon employé !

PASCAUD, avec force.

Je ne le suis plus !... C'est décidé ! Je te donne ma démission.

Il retourne à son bureau.

TEMPLIER, debout à son bureau.

Je ne l'accepte pas.

PASCAUD, criant.

Je m'en irai tout de même.

TEMPLIER.

Tu paieras ton dédit !

PASCAUD.

Jamais de la vie !

TEMPLIER.

Alors tu es malhonnête ?

PASCAUD.

J'ai été à ton école !

TEMPLIER, bondissant.

Qu'est-ce que tu dis ?

PASCAUD.

Mon dédit ?... Je demanderai d'abord qu'on vérifie tes livres !

TEMPLIER.

Tu oses ?

PASCAUD.

Je demanderai qu'on regarde si tu as payé la taxe de luxe !

TEMPLIER.

Cochon !

PASCAUD, à tue tête.

Et les bénéfices de guerre ?... On contrôlera ta déclaration !

TEMPLIER.

C'est toi qui l'as faite !

PASCAUD.

J'étais sous tes ordres !... C'est toi le responsable !

TEMPLIER.

Je vais le tuer !...

PASCAUD, hurlant.

Et les biscuits pourris que tu as vendus à l'armée ?...

TEMPLIER, criant plus fort.

Ils n'étaient pas pourris !

ENSEMBLE

PASCAUD.

Si, pourris !... Si, pourris !... Si, pourris !...

TEMPLIER.

Pas pourris !... Pas pourris !... Pas pourris !..

PASCAUD,

C'était le stock de l'Exposition !

TEMPLIER.

Pas du tout, c'était le stock de Marseille !

PASCAUD.

Je le sais ! C'est moi qui l'ai expédié !

TEMPLIER.

Alors, c'est toi le criminel !

PASCAUD.

Tu es le patron !... C'est toi le responsable !...

TEMPLIER.

Cet homme va mourir !

PASCAUD.

Ah ? Tu m'as pris ma femme ? Moi, je vais te déshonorer !

TEMPLIER.

Pascaud !...

PASCAUD.

Tu iras en cour d'assises !

TEMPLIER.

Mon revolver !... Passe-moi mon revolver !...

PASCAUD.

Je me ferai nommer séquestre, et je garderai l'usine !...

TEMPLIER.

Ah ! s'il n'était pas aussi fort que moi !...

PASCAUD.

Fripouille !...

TEMPLIER.

Gredin !...

En même temps que les invectives, ils se jettent réciproquement à la tête tout ce qu'ils trouvent sur leur bureau, papiers, livres, dossiers... Tout cela vole à travers la scène et s'abat sur Max, qui vient d'entrer du fond droite, et arrive entre eux deux, très gai.

SCÈNE XII

LES MÊMES, MAX.

MAX, entrant.

Bonjour, Papa !... Bonjour, Monsieur Pascaud !...

La bataille de dossiers s'arrête. Pascaud quitte son bureau et vient à Max.

PASCAUD.

Ah ! vous voilà, vous ?... Vous arrivez d'Amérique ?

MAX.

Oui.

PASCAUD.

Avez-vous pris un aller et retour ?

MAX.

Pourquoi ?

PASCAUD.

Parce que si vous venez pour épouser ma fille, vous pouvez vous en retourner ! Juliette n'est pas pour vous ! (A Templier.) Dzing !...

MAX.

Hein ?

TEMPLIER, à Pascaud.

Mais, monsieur, nous ne vous demandons rien !... Dzing !...

PASCAUD.

Vous faites bien, car ce mariage n'aura jamais lieu !

TEMPLIER.

Jamais ! C'est moi qui m'y oppose !... C'est moi !.. C'est moi !...

PASCAUD.

C'est moi ! Je ne donne pas mon enfant au fils d'un suborneur et d'un escroc !

MAX, ahuri.

Monsieur Pascaud ?...

PASCAUD.

Adieu, Templier père et fils !... Il n'y a plus rien de commun entre nous ! (Il va pour sortir, mais se ravise, prend, sur son bureau, la lampe de Templier, la met sous son bras, et lui fait une dernière nique.) Dzing !...

Il sort à gauche, dans le jardin.

SCÈNE XIII

MAX, TEMPLIER.

MAX, abasourdi.

Qu'est-ce qu'il a ?...

TEMPLIER, l'embrassant.

Bonjour, mon fils, bonjour, mon petit Max. Tu vas bien ? As-tu fait bon voyage ?

MAX.

Très bon, merci, bonjour Papa, mais, je t'en prie, dis-moi ce qui se passe !

TEMPLIER.

Qu'est-ce que ça peut te faire ?

MAX.

Ça m'intéresse énormément.

TEMPLIER.

J'ai une petite discussion avec mon fondé de pouvoirs.

MAX.

Mais il me refuse sa fille ?

TEMPLIER.

Qu'est-ce que ça peut te faire ?

MAX.

Ça me fait que je la veux !

TEMPLIER.

Tu ne la connais pas !

MAX.

Je te demande bien pardon. Je l'ai rencontrée au Havre !...

TEMPLIER, *surpris.*

Non ?...

MAX.

Si !... Nous avons fait connaissance. Elle me plait.

TEMPLIER, *sèchement.*

Non.

MAX.

Mais si !... Nous nous plaisons, nous nous voulons, et nous nous aurons !...

TEMPLIER.

Non !

MAX.

Je te dis que si.

TEMPLIER, *s'emportant.*

Eh bien, moi, je te dis que non !... Je suis ton père et je commande !

Mais Templier a trop crié tout à l'heure, et maintenant, dès qu'il élève la voix, il est affreusement enroué.

MAX.

Mais je suis majeur !...

TEMPLIER.

Moi aussi, et depuis beaucoup plus longtemps !... J'ai une volonté d'acier. Tu épouseras mademoiselle La Bécotte.

MAX.

Elle n'a qu'un œil !

TEMPLIER.

Ça suffit !... Elle a deux millions, c'est beaucoup plus utile !...

MAX.

Je n'en veux pas !...

TEMPLIER, en colère.

Tu en veux ! Tu en rêves ! Tu l'adores !

MAX.

Je veux Juliette Pascaud !

TEMPLIER, furieux et très enroué.

Je te défends de prononcer désormais ce nom devant moi !

MAX.

Mais enfin, qu'est-ce que Pascaud t'a donc fait ?

TEMPLIER.

Ça ne te regarde pas !

MAX.

J'ai le droit de le savoir !

TEMPLIER, souriant.

Après tout, si ça t'amuse !...

MAX.

Ah !

TEMPLIER.

Eh bien, j'ai couché avec sa femme !

MAX.

Irma ?

TEMPLIER.

Irma !

MAX.

Quand ça ?

TEMPLIER.

Il y a dix ans !

MAX.

Et il est encore en colère ?

TEMPLIER.

Il ne l'a appris qu'aujourd'hui !

MAX.

Ah ! bon !... Et alors ?

TEMPLIER.

Quoi ?

MAX.

C'est tout ?

TEMPLIER.

Ça ne te suffit pas ?

MAX.

Et c'est pour ça que vous me refusez Juliette ?

TEMPLIER.

Hein ?

MAX.

Mais est-ce que ça nous regarde, nous, vos petites histoires ?

TEMPLIER, *que la colère reprend.*

Max !...

MAX.

Qu'à cinquante ans passés, tu coures encore après les femmes de tes amis, c'est ton affaire !... Mais que ça puisse m'empêcher d'épouser celle que j'aime, ça, alors, ça serait le comble !

TEMPLIER, *ahuri.*

Mais il m'engueule !...

MAX.

Tu n'es pas honteux, à ton âge, et à l'âge d'Irma ?...

TEMPLIER, *furieux et de plus en plus enroué.*

Tais-toi !... Tais-toi !... Je commence à en avoir assez, moi, de me faire engueuler par tout le monde !... Je suis veuf, moi, mon garçon, je suis veuf depuis quinze ans, et je suis en pleine jeunesse, alors, la nature parle !... Elle parle tout les mercredis, de six à sept, ça n'est pas exagéré, et, pour cette pauvre petite liaison, discrète et hebdomadaire, mon ami se fâche, ma maîtresse me renie, mon fondé de pouvoirs me quitte, et mon fils me traite de vieux satyre ?... Ah ! non ! c'est trop, c'est disproportionné, je me révolte !... Je plaque

Irma, Pascaud me donnera deux cents mille francs, et toi, tu épouseras mademoiselle La Bécotte, qui n'a qu'un œil ! Ça vous apprendra, à tous !... Et qu'on ne me résiste pas, j'ai une volonté d'acier ! (Un temps.) Là !... (Un temps. A lui-même, en sortant.) Et voilà comment on a toujours le dernier mot !... Il n'y a pas besoin d'avoir raison, il n'y a qu'à crier plus fort que tout le monde !... Et on s'enroue !...

Il sort à droite, par l'escalier.

SCÈNE XIV

MAX, seul, puis JULIETTE.

MAX.

Ça, par exemple !... C'est gai, les parents !... Et on voudrait que j'aie le sentiment de la famille ?...

JULIETTE, paraissant à la porte du jardin.

Pssst !... Max !...

MAX.

C'est vous ?... Entrez, je suis seul !...

JULIETTE.

Et alors ?

MAX.

Ah ! si vous saviez !...

JULIETTE.

Je sais !

MAX.

Vous avez vu votre père ?

JULIETTE.

Tout est rompu !

MAX.

Des deux côtés !

JULIETTE.

Ils sont fâchés à mort !... Capulet et Montaigu.

MAX.

Oui. Nous étions Hector et Andromaque, nous voilà Roméo et Juliette !...

JULIETTE.

Rodrigue et Chimène !...

MAX.

Titus et Bérénice !...

JULIETTE.

Phèdre et Télémaque !

MAX.

N'exagérons rien !

JULIETTE.

Ah ! Je n'exagère pas ! La situation est tragique !

MAX.

Elle l'est, mais elle n'est pas désespérée !

JULIETTE.

Vous croyez ?

MAX.

Cela ne dépend que de nous !... Juliette, m'aimez-vous ?

JULIETTE.

Je crois, mais ce dont je suis sûre, c'est que je veux vous épouser.

MAX.

Ça revient au même !

JULIETTE.

J'ajoute que j'en ai encore beaucoup plus envie depuis que tout le monde s'y oppose !

MAX.

Bravo !

JULIETTE.

C'est vrai, ça !... Quand, d'avance, on avait décidé de nous marier, vous ne me disiez rien du tout. Depuis qu'on veut nous séparer, rien ne saurait m'empêcher d'être à vous !...

MAX.

A la bonne heure !

JULIETTE.

Ne croyez pas au moins, que j'aie l'esprit de contradiction ?...

MAX.

Nullement.

JULIETTE.

Je ne veux pas qu'on dispose de moi !

MAX.

Et vous avez raison !... Eh bien, Juliette, il faut que nous forcions la volonté de nos parents, voilà tout !

JULIETTE.

C'est mon impression !... Quels sont les moyens qui s'offrent ?

MAX.

Plusieurs. Asseyez-vous.

JULIETTE, s'asseyant.

Le premier ?

MAX.

Le rapt.

JULIETTE.

Vous m'enlevez ?

MAX.

Je vous enlève. Nous nous enfuyons vers un coin inaccessible, et nous écrivons à nos familles : « Familles, nous ne reviendrons que lorsque vous consentirez à nous unir !... »

JULIETTE.

C'est intéressant. Où irions-nous ?

MAX, au hasard.

En Suisse !

JULIETTE.

Le change est bien cher !

MAX.

C'est vrai.

JULIETTE.

Vous avez de l'argent ?

MAX.

Mon voyage payé, j'ai trois cents francs. Et vous ?

JULIETTE.

Il me reste trente-sept francs cinquante.

MAX.

Ce n'est pas beaucoup !

JULIETTE.

Non. Si nos parents ne se décident pas dans les vingt-quatre heures...

MAX.

Ou si notre lettre a du retard...

JULIETTE.

Parlez-moi du second moyen.

MAX.

L'enfant.

JULIETTE.

Quel enfant ?

MAX.

Le vôtre. Soyez mère...

JULIETTE, poussant un cri.

Ah !...

MAX.

Mère d'un enfant de moi, naturellement... il faudra que je répare !...

JULIETTE.

Oui !... (Réfléchissant.) C'est bien, mais ça demande neuf mois !

MAX.

En effet !...

JULIETTE.

Neuf mois, en admettant qu'on s'y prenne tout de suite !...

MAX.

Je suis prêt !...

JULIETTE.

Oui, mais dans l'intervalle ?... C'est long à attendre !

MAX.

Ah ! ça !... Jamais je ne me séparerai de vous pendant neuf mois.

JULIETTE.

Moi non plus.

MAX, navré.

Alors ? Qu'est-ce qu'il faut faire ?

JULIETTE, doucement.

Je vais vous le dire !... Et je crois que c'est une très grande preuve d'amour que je vais vous donner.

MAX.

Dites vite !...

JULIETTE.

Vous croyez que, si nous sommes amants, votre père et le mien seront obligés de nous marier ?

MAX.

Ça me semble évident !

JULIETTE, le regardant.

Eh bien! confessons-nous... sans être coupables!

MAX.

Vous voudriez ?...

JULIETTE.

Le plus souvent, on commet une faute, et on s'en cache!... Avouons la nôtre, sans l'avoir commise!

MAX, qui a compris.

C'est admirable!... (Courant vers l'escalier et appelant.) Papa!... Papa!...

JULIETTE.

Le mien est dans le jardin. (Appelant à la porte-fenêtre.) Papa!... Papa!...

SCÈNE XV

MAX, JULIETTE, TEMPLIER, puis PASCAUD.

Avant que Templier entre, on entend d'abord un inexplicable glouglou. Puis il paraît sur l'escalier, une petite bouteille de pharmacie à la main, un mouchoir dans le faux-col, et la tête renversée en arrière : il se gargarise. Il descend l'escalier, baisse la tête, voit Juliette, avale aussitôt sa gorgée de gargarisme, et se redresse, très digne.

TEMPLIER, sévère.

Vous ici, mademoiselle?...

MAX.

Oui. Papa, nous avons un aveu à te faire.

JULIETTE, soupirant.

Oui!...

MAX.

Je t'ai dit tout à l'heure, qu'il fallait que j'épouse Juliette!... Le mot est faible! C'est indispensable, c'est obligatoire!...

TEMPLIER, haussant les épaules.

Allons donc!...

MAX.

Je t'ai dit que nous nous étions rencontrés au Hàvre?...

TEMPLIER.

Oui.

MAX.

Tu ne m'as pas demandé à quel endroit?...

TEMPLIER.

Non.

MAX.

Je vais te le dire: Le directeur de l'hôtel avait fait une erreur: Il avait donné ma chambre à Juliette. Et l'hôtel était comble. Nous nous sommes donc trouvés n'avoir qu'une seule chambre, et qu'un seul lit. On lui offrait un vieil Espagnol, à moi une petite grue... alors... (Un peu embarrassé.) comme nous savions que nous devions nous marier... enfin...

JULIETTE, résolûment.

Je me suis donnée d'avance, Monsieur.

TEMPLIER.

Simplement ?... Eh bien, vous allez vite, dans votre génération !...

MAX.

Alors, papa, qu'est-ce que tu en penses ?

TEMPLIER.

Eh bien, parbleu, c'est la carte forcée, le couteau sur la gorge !... Epouse-là !

MAX, ravi.

Ah ! Papa !

JULIETTE, de même.

Ah ! Monsieur !... (Bas à Max.) Je vous avais bien dit que ça irait tout seul !...

TEMPLIER.

Est-ce que Monsieur Pascaud est informé de cet état de choses ?

MAX.

Pas encore, mais...

JULIETTE.

Le voilà.

PASCAUD, entrant du jardin, à Juliette.

Qu'est-ce que tu fais ici, toi ?

TEMPLIER.

Oh ! mon vieux, c'est bien simple !... Nous avons beau nous fâcher, et nous refuser mutuelle-

ment nos enfants, ils sont plus malins que nous !...

PASCAUD.

Cela signifie ?...

TEMPLIER.

Que ta fille est la maîtresse de mon fils, alors qu'il faut les marier, voilà !...

PASCAUD, assommé.

Hein ?... Non, ce n'est pas vrai ? Dites-moi que ce n'est pas vrai ?...

JULIETTE.

Pardonne-moi, papa, mais il était entendu qu'on devait se marier, alors...

PASCAUD, s'effondrant.

Ah ! non, non ! Ça, alors, c'est trop !... Ma femme est la maîtresse de Templier !... Ma fille est la maîtresse de son fils !... Les Templier m'ont tout pris !... Je n'ai plus rien !... Plus rien !

TEMPLIER.

Comme il dramatise les choses !

PASCAUD.

Mais qu'est-ce que je vous ai fait, mon Dieu !...

TEMPLIER.

Oh ! Tu nous embêtes avec tes tirades ! Ce qu'il y a de clair, c'est qu'il faut que ces enfants se marient !

PASCAUD, se redressant d'un bond.

Jamais !

Pascaud Juliette Max Templier

— Les Templier m'ont tout pris !...

TEMPLIER.

Mais il faut que mon fils répare ?...

PASCAUD, avec force.

Il faut qu'on ne se foute pas de moi plus longtemps !... Vous avez juré de me dépouiller, toi et les tiens ? Vous ne m'aurez pas ! Je garde ma femme adultère et ma fille perdue !... Viens Juliette ! Tu n'es pas coupable ! C'est une famille de voleurs de femmes !

TEMPLIER.

Alors, tu refuses, toi, le père de la victime ?...

PASCAUD.

Adieu !...

TEMPLIER.

Mais tu es le dernier des derniers parmi les derniers !

PASCAUD.

Vous ne m'aurez pas, ni le père, ni le fils !

Il sort à gauche dans le jardin.

TEMPLIER.

Ah ! le sale type !... Ah ! le voyou !...

Et il sort de son côté, par l'escalier, en répétant : « Voyou !... Voyou !... » Max et Juliette restent seuls.

MAX.

C'est raté !...

JULIETTE.

Il faut trouver autre chose !...

Rideau.

ACTE TROISIÈME

Même décor.
Le lendemain matin.

SCÈNE PREMIÈRE

IRMA, PASCAUD.

Irma est assise. Pascaud, très énervé, marche de long en large.

PASCAUD, tirant sa montre.

Onze heures un quart !... Monsieur Templier me fait attendre !... (Un temps.) Je vais toujours reprendre ce qui m'appartient ici !

Il va à son bureau, prend d'abord la lampe de Templier, qu'il y a replacée, et l'enveloppe dans un journal, puis il classe des papiers et les met dans une serviette. Irma le regarde faire.

IRMA.

Alors, nous partons ?

PASCAUD.

Ce soir.

IRMA.

Mais tu as un dédit de deux cents mille francs ?...

PASCAUD.

Il m'attaquera. Nous plaiderons. J'établirai que tu étais sa maîtresse. C'est, par excellence, un cas de nullité de contrat.

IRMA.

Et où allons-nous ?...

PASCAUD.

A Madère.

IRMA.

En Amérique ?...

PASCAUD, la regardant avec pitié.

Au large du Portugal. C'est une île.

IRMA.

On s'amuse ?

PASCAUD, qui range toujours ses papiers.

Du tout.

IRMA.

Ta fille vient avec nous ?

PASCAUD.

Sans doute.

IRMA.

Nous avons de l'argent ?

PASCAUD.

Très peu.

IRMA.

De quoi vivre ?

PASCAUD.

Non.

IRMA.

Alors, comment vivrons-nous ?

PASCAUD.

De privations et de notre travail.

IRMA.

Je travaillerai ?

PASCAUD.

Tu feras des ménages !... Moi, je m'adonnerai à la falsification du vin de Madère. Et Juliette se vendra à de riches Portugais, dont elle me rapportera les cadeaux en numéraire !... Nous sommes dans la boue, vautrons-nous !

IRMA.

Ça va être gai, cette vie !

PASCAUD.

A qui la faute ?...

IRMA, *se levant.*

Vraiment, Léopold, si j'avais pu prévoir l'importance que tu attaches à ce petit incident !...

PASCAUD, *les yeux au ciel.*

Petit incident !... Une liaison de onze ans, sournoise, calculée !... Et si, encore, ç'avait été avec un jeune homme beau, séduisant...

IRMA, *indignée.*

Ah ! là, tu es injuste, et je me révolte !... Alors, tu aurais préféré que je te trompe par goût, qu'étant ta femme, j'aime un autre homme que toi ?

PASCAUD, *ironique.*

Ce n'est pas ce que tu as fait, peut-être ?

IRMA, *avec reproche.*

Léopold, tu me fais beaucoup de peine ! .. (*Un temps.*) Je t'ai trompé par dévouement.

PASCAUD, ahuri.

Hein?...

IRMA.

Eh bien, oui, puisque tu n'as pas encore compris, je vais tout t'expliquer. (Elle s'assied.) Quand je t'ai épousé, quelle était ta situation, ici ?

PASCAUD.

Deuxième comptable.

IRMA.

Qu'est-ce que tu gagnais ?

PASCAUD.

Trois cents francs par mois.

IRMA.

Et tu étais l'ami d'enfance de Templier !... Tu le tutoyais, mais tu lui cirais ses bottes ! Cela m'a révoltée !... Je me suis dit : « Cet homme, qui m'a donné son nom, il faut qu'il soit quelqu'un !... » J'y rêvais, lorsqu'un jour, Templier m'a dit : « Vous êtes jolie, Irma !... » J'ai rougi, et tu as été augmenté !... (Pascaud, très frappé, redresse la tête.) Quelques jours après, il m'a embrassée. Je l'ai laissé faire... et tu as été caissier principal !... (Même jeu.) Cela m'a frappée !... Lorsqu'un jour que j'allais à Lyon, pour ma piqûre, j'ai rencontré Templier, par hasard !... Le soir même, tu étais chef du personnel. Un an après, jour pour jour, tu étais sous directeur. Deux ans après, fondé de pouvoirs !... (Un temps.) As-tu le droit de m'en vouloir, Léopold ?

PASCAUD, ému et repentant.

Non !... Tu es une femme admirable. Le sublime

dans l'infamie !... Mais une fois que j'ai été fondé de pouvoirs, il fallait te reprendre !...

IRMA, ricanant.

Oui?... Te rappelles-tu ce soir de décembre, où Templier t'a dit : « Tu sais, mon vieux, je ne vais peut-être pas pouvoir te garder, les affaires vont mal ! »

PASCAUD.

Oui. Et justement elles allaient très bien !

IRMA.

Parfaitement. Seulement, l'après-midi je m'étais refusée !

PASCAUD.

Ah ! la canaille !

IRMA.

Quand j'ai vu ça, j'ai compris qu'il fallait que je continue, que je ne pouvais pas rompre. Alors j'ai continué, stoïquement ! Tous les mercredis j'ai défendu ta situation !... Je n'ai pas flanché une fois !... J'ai consommé mon sacrifice !... J'ai monté mon calvaire, si j'ose m'exprimer ainsi !

PASCAUD, pensif.

Heureusement que je ne dépendais que d'un seul directeur, et pas d'un conseil d'administration !

IRMA, avec force.

Je l'aurais affronté avec la même énergie, pour toi !... Ah ! Léopold ! Le sens-tu, maintenant, que je t'aime ?

PASCAUD.

Je commence à le croire !... Vraiment, ce sacrifice, obscur et tenace, a quelque chose de grand !

IRMA, modeste.

Il a réussi, voilà tout ce qu'on peut en dire !... Il a même réussi complètement : Dame ! Je craignais toujours de tomber malade, ou bien que Ferdinand se lasse de moi, aussi je n'ai eu de cesse que tu n'aies signé ce fameux contrat, qui te rend inamovible.

PASCAUD.

Mais, une fois qu'il a été signé, comment n'as-tu pas rompu ?

IRMA.

J'en ai pris la décision le soir même, mon ami, mais, tout de même, je ne pouvais pas faire ça d'un coup !... Je m'étais donné six mois : Ils expirent le 18 courant !... Encore deux mercredis, et j'étais la femme la plus honnête de la terre !

PASCAUD, pensif.

Et la plus méritante !...

IRMA.

Je ne te le fais pas dire !... Et tu voudrais t'en aller, quitter cette situation acquise au prix de tant d'efforts ?...

PASCAUD.

Tu as raison, je reste !....

IRMA.

A la bonne heure !...

PASCAUD.

Si tu avais cédé à Templier par amour, ou même par intérêt personnel, je n'aurais jamais pu rester à l'usine !... Du moment que c'est par amour pour

moi, c'est lui qui est ridicule, c'est lui le vrai cocu, je n'ai aucune raison de lui en vouloir.

IRMA.

Et il ne va pas te renvoyer, lui, au moins ?

PASCAUD.

Tu oublies que j'ai un contrat !

IRMA.

C'est juste !... Je suis bien contente !

PASCAUD, *tout à coup.*

Mais... je pense à une chose.

IRMA.

Laquelle ?

PASCAUD.

Peut-être que ma fille aussi s'est donnée à Max pour mon bien : Comme il devait succéder à son père...

IRMA, *nettement.*

Ça, non !... Ta fille, elle, a agi par vice !... Rien d'étonnant, du reste : C'est l'enfant de ta première femme... qui t'a trompé.

PASCAUD.

C'est vrai !... Pauvre Ursule !... Avec un militaire !

IRMA.

Un militaire ! Faute inutile, puisqu'à dix-huit ans, tu étais réformé ! (*Avec énergie.*) Ta première femme était une grue !... Alors, c'est entendu, on reste ?

PASCAUD.

On reste !...

Il retire ses papiers de sa serviette et les remet sur son bureau.

IRMA.

Ah ! que tu me fais plaisir !

PASCAUD.

Pourquoi ? Tu n'aimes que moi, et, de toutes façons, tu m'aurais suivi !... Tu aimes donc ce pays ?

IRMA.

J'y ai vécu longtemps heureuse !... Il y a quelque chose qui m'y attache !... (Rêveuse.) « Si tu veux, faisons un rêve !... »

PASCAUD, placide.

Oh ! moi, je veux bien !

IRMA.

A propos, tu n'aurais pas trouvé un papier bleu, dans notre chambre... une espèce de lettre, sans enveloppe ?

PASCAUD.

Non !... Qu'est-ce que c'est ?

IRMA, évasive.

Une recette !... (Templier paraît sur l'escalier.) Ah ! voici monsieur Templier.

SCÈNE II

IRMA, PASCAUD, TEMPLIER.

TEMPLIER, descendant l'escalier.

Bonjour, Irma !...

IRMA, très distante.

Bonjour, monsieur Templier !

TEMPLIER, à Pascaud.

Alors, c'est décidé, tu t'en vas?

PASCAUD.

Non!

TEMPLIER, surpris.

Ah?

PASCAUD.

C'est changé. Je reste.

TEMPLIER, ravi, allant à Irma.

Ah! Irma!...

IRMA, très digne.

Pardon!... « Madame Pascaud », je vous prie!... Nous restons, mon mari consent à oublier, mais à la condition, naturellement, que tout soit fini entre nous!...

TEMPLIER, à mi-voix, la poussant du coude, en riant, et désignant Pascaud, qui, très digne, affecte de ne pas les regarder.

Très drôle!...

IRMA, répétant, sévère.

Que tout soit fini entre nous!... (Templier la regarde, voit qu'elle dit vrai, et reste atterré.) Nous resterons des amis, Ferdinand, mais rien que des amis! (Templier est très triste.) Voulez-vous me rendre mon petit médaillon, s'il vous plaît?

TEMPLIER, le sortant de son gousset.

Le voici!... (Il le regarde.) Vous n'avez pas changé!...

IRMA, le prenant des mains de Templier et le donnant à Passaud.

Garde-le, Léopold.

PASCAUD, le regardant.

C'est le même que le mien !...

Il le met dans sa poche.

IRMA, remontant.

A présent, je vous laisse, pour que vous passiez ensemble, sur toutes ces petites choses, une éponge définitive !... (Tendrement.) A bientôt, mon Léopold !... (Très froide.) Au revoir, monsieur Templier !...

Elle sort au fond gauche.

SCÈNE III

TEMPLIER, PASCAUD.

TEMPLIER, pleurant.

J'ai du chagrin, Léopold !...

PASCAUD, gêné et mécontent.

Voyons ! Voyons ! Voyons !

TEMPLIER.

Si !... Cette rupture, là, si soudaine, si rapide !... Je peux bien te le dire, maintenant que c'est fini : Je m'aperçois que je tenais à elle beaucoup plus que je ne croyais !

PASCAUD, même jeu.

Voyons ! Voyons ! Voyons !... (Un temps. Templier pleure.) Console-toi !... Ça ne pouvait pas durer, réfléchis !... Maintenant que je sais tout !...

TEMPLIER.

Ah ! pourquoi l'as-tu su ?... Ça allait si bien !

PASCAUD, mécontent.

Ferdinand!...

TEMPLIER, sanglotant.

Irma!...

PASCAUD.

Ou il fallait que nous partions... ou que je reste et que tu ne la voies plus!... Pas de milieu!

TEMPLIER.

Oui!... (Pleurant.) J'ai du chagrin, Léopold!...

PASCAUD, le regarde, un peu ému, puis :

Veux-tu reprendre le petit médaillon?

TEMPLIER, le repoussant.

Non, non!...

PASCAUD.

Si, ça m'est égal, j'en ai un pareil!..

TEMPLIER.

Et puis, elle m'aimait tant, Irma!... Je peux te le dire maintenant que c'est fini!... Jamais je ne pourrai me passer d'elle!

PASCAUD.

Mais si, mais si!...

TEMPLIER.

Tu crois ça!... Quel vide, tout à coup!

PASCAUD, s'approchant de lui.

Ecoute, Ferdinand, ça me fait de la peine de te voir comme ça!... Je vais te consoler!

TEMPLIER, l'écartant du coude.

Pas toi!...

PASCAUD.

Il ne faut pas que tu regrettes Irma!

TEMPLIER, pleurant.

Pourquoi ?

PASCAUD.

Parce qu'elle ne t'aimait pas !...

TEMPLIER, à part, et pleurant toujours.

Comme il est bête !

PASCAUD, continuant.

Je ne veux pas que tu aies du chagrin : Irma ne s'est jamais donnée à toi que par amour pour moi !...

TEMPLIER, relevant la tête.

Qu'est-ce que tu dis ?...

PASCAUD.

Par amour, par dévouement, par ambition conjugale !... Pour me faire arriver, quoi !

TEMPLIER, se redressant.

Hein ?...

PASCAUD.

Rappelle-toi, quand je l'ai épousée, tu me donnais trois cents francs par mois !... Tu m'as embrassé... elle a été augmentée !... (Se reprenant.) Je veux dire que... enfin... (Un peu gêné sous le regard de Templier.) ... Lyon... les piqûres... elle a rougi, et j'ai été fondé de pouvoirs !... Tu comprends ?...

TEMPLIER.

Ah ! ça, par exemple !...

PASCAUD.

Crois-tu ?... Quelle femme admirable !...

TEMPLIER.

C'est Irma qui t'a dit tout ça?...

PASCAUD.

Avec la plus grande précision. Et il n'y a pas d'erreur, les dates concordent!... Là, tu ne la regrettes plus maintenant?

TEMPLIER.

Non.

PASCAUD.

Te voilà consolé? Te voilà guéri?

TEMPLIER.

Oui.

PASCAUD.

A la bonne heure!...

Il va se rasseoir à son bureau.

TEMPLIER, soudain furieux.

Ainsi, pendant dix ans, j'ai été la poire qui vous nourrissait tous les deux?

PASCAUD, vexé.

Dis donc, Ferdinand!

TEMPLIER.

Pendant dix ans, j'ai cru être l'amant de cœur d'une créature dont je n'étais que le monsieur sérieux?

PASCAUD.

Je te prie de parler poliment de mon Irma.

TEMPLIER.

Je croyais être aimé, je croyais te faire cocu, ça m'amusait... je peux te le dire maintenant que c'est fini!... Et c'est moi qui... Ah! que la vie est

drôle !... (S'arrêtant et tout à coup.) Mais j'y pense !... Tu étais peut-être d'accord avec ta femme?... C'est toi qui l'as poussée dans mes bras, qui lui as dit : « Va !... Va entôler ce vieil imbécile !... »

PASCAUD, furieux.

Templier !

TEMPLIER.

Ah ! mais, ça ne se passera pas comme ça !

PASCAUD.

Comme quoi ?...

TEMPLIER.

Je te chasse !

PASCAUD.

Tu me fais rire !...

TEMPLIER.

Je suis le maître ici, et je commande : Monsieur Pascaud, je vous fous à la porte.

PASCAUD.

Tu plaisantes ! .. Et notre contrat ?

TEMPLIER.

Hein?

PASCAUD.

Tu veux que je m'en aille?... Donne-moi deux cents mille francs, mon dédit !...

TEMPLIER, rageur.

Parfait ! Tu me tiens !

Il s'assied à son bureau.

PASCAUD.

Du tout ! Donne-moi deux cents mille francs.

TEMPLIER, entre ses dents.

Canaille !

PASCAUD, goguenard.

Chut !... Poli, Ferdinand, poli !...

TEMPLIER.

C'est bien, reste !... Demeurons éternellement l'un en face de l'autre, haineux et rivés !... Mais, à dater de ce jour, je ne te connais plus !... Tu es mon fondé de pouvoirs, rien de plus, et je te défends de m'adresser la parole !

PASCAUD.

Ça va être commode pour les affaires !

SCÈNE IV

LES MÊMES, MOL.

MOL, entre du fond gauche, vient jusqu'au milieu de la scène, entre les deux bureaux, et dit, les yeux fermés.

Bonjour, messieurs !... Où est monsieur Pascaud ?

PASCAUD, de son bureau.

Ici, Paul Mol.

MOL.

Merci. C'est que je ne veux plus me tromper, moi !... (Allant à Pascaud.) Eh bien, monsieur, Mademoiselle votre fille demande à vous parler.

PASCAUD.

Je vais la voir.

TEMPLIER, appelant.

Monsieur Mol!

MOL, allant à lui.

Monsieur ?...

TEMPLIER, lui donnant un papier.

Voulez-vous dire à monsieur Pascaud que voici une réclamation qui le regarde.

MOL, étonné.

Mais monsieur Pascaud est là, monsieur.

TEMPLIER.

Oui, mais je ne lui parle plus!

MOL.

Parfait!... (Allant à Pascaud et lui tendant le papier.) Monsieur, voici une réclamation qui vous regarde.

PASCAUD, prenant le papier.

« Maison Vigneux!... » Du tout. J'ai déjà dit que je ne connaissais pas cette affaire. Ça regarde monsieur Templier!

MOL, reprenant le papier.

Très bien!... (Allant à Templier.) Monsieur, monsieur Pascaud répond qu'il ne connaît pas cette affaire.

TEMPLIER.

Naturellement!... Dites à monsieur Pascaud qu'il est un imbécile.

MOL.

Bon... (Allant à Pascaud.) Monsieur Pascaud, vous êtes un imbécile!...

PASCAUD, ahuri.

Et vous un goujat!...

MOL, à Templier.

Et vous un goujat !... (Désignant Pascaud.) Imbécile !... (Désignant Templier.) Goujat !...

TEMPLIER et PASCAUD, ensemble, se levant.

Dites-donc, Mol, voulez-vous que je vous foute à la porte?...

MOL.

Qui, moi ?... C'est admirable !...

TEMPLIER et PASCAUD, ensemble.

Sortez, Mol !...

MOL.

Avec plaisir !... (En sortant.) Quand ils s'entendaient, ils étaient déjà bêtes !... Depuis qu'ils sont fâchés, ils sont idiots !...

Il sort au fond gauche.

SCÈNE V

PASCAUD, TEMPLIER.

PASCAUD.

Tu vois comme c'est commode, ta nouvelle façon de vivre !...

TEMPLIER.

Ne me parle pas.

PASCAUD.

Si, car il y a encore une petite chose que j'ai oublié de te dire.

TEMPLIER.

Laquelle ?

PASCAUD.

Bien entendu, ton fils épouse ma fille dans la quinzaine !

TEMPLIER.

Qu'est-ce que tu dis?

PASCAUD.

Dame !... Je ne t'en veux plus, et j'ai pardonné à Irma, toute chose rentre donc dans l'ordre social : Ton fils a séduit ma fille. J'exige qu'il l'épouse.

TEMPLIER.

Tu exiges ?...

PASCAUD.

Juliette n'a pas vingt-et-un ans. Si tu refuses, j'attaque Max en détournement de mineure. Tu vois d'ici ce scandale !... D'ailleurs, je suis tranquille, tu accepteras !

TEMPLIER.

Parfait ! Ça continue !...

PASCAUD.

Quoi ?

TEMPLIER.

Tu t'imposes ici, tu me reprends Irma, tu me colles ta fille, tu captes mon fils, tu t'empares de l'usine, et tu me flanques à la porte !... Saperlipopette ! Quelle sacrée idée nous avons eue, mon fils et moi, de te prendre tes femmes !

PASCAUD, *goguenard.*

Bon Dieu ! Que tu as mauvais caractère !

SCÈNE VI

LES MÊMES, MAX, JULIETTE.

JULIETTE, passant sa tête par la porte du fond gauche.

On peut entrer ?

PASCAUD.

Certainement. Entrez, mes enfants.

JULIETTE.

Bonjour, papa. Bonjour, monsieur Templier.

Templier se détourne.

MAX.

Bonjour, papa. Bonjour, monsieur Pascaud.

Pascaud se détourne.

JULIETTE et MAX, ensemble.

Nos pères, nous avons à vous parler !...

PASCAUD.

Ah ?

MAX, bas à Juliette.

Vous croyez qu'elle est bonne ?

JULIETTE, bas à Max.

Quoi ?

MAX, de même.

Votre idée, je ne la trouve pas très bonne.

JULIETTE, de même.

Laissez-moi faire.

TEMPLIER.

De quoi est-il question ?

JULIETTE.

Oh ! Ce n'est pas surtout à vous que nous avons affaire, monsieur Templier !... Vous nous êtes acquis, je le sais !

TEMPLIER, se levant.

Il faut bien !

MAX.

C'est à monsieur Pascaud que...

JULIETTE, à Templier qui allait sortir.

Mais vous n'êtes pas de trop, vous nous aiderez, c'est excellent !...

PASCAUD.

Enfin, quoi ?... Parlez !

JULIETTE, s'asseyant.

Eh bien, voilà !... Mon père, il est vrai que le hasard nous a réunis tous deux, au Hâvre, dans une chambre d'hôtel.

PASCAUD, épanoui.

Oui, c'est vrai !

TEMPLIER, bougonnant.

Fichu hasard !

JULIETTE.

Il est vrai que cette chambre était petite, et qu'elle ne contenait qu'un seul lit !

PASCAUD.

Bravo !

TEMPLIER.

Hélas !

JULIETTE, à Pascaud.

Mais comment, père trop moderne, as-tu pu

supposer qu'une fille issue de toi, et d'Ursule Gondrecourt, ta première femme, profiterait sournoisement de ces circonstances, pour se donner, sur-le-champ, à un jeune homme qu'elle n'a jamais vu, et qui arrive d'Amérique?...

PASCAUD.

Qu'est-ce que ça veut dire, tout ça?...

TEMPLIER, intéressé.

Achevez, Mademoiselle, achevez !...

MAX, bas à Juliette.

Vingt francs que çà va rater!...

JULIETTE, continuant, à Pascaud.

Çà veut dire, papa, que je te dois la vérité. D'abord, pour que tu ne rougisses plus de moi; ensuite parce que notre mensonge ne t'a pas décidé hier ! (Posément.) Il ne s'est rien passé au Hâvre !...

PASCAUD, bas à Juliette.

Tais-toi !...

JULIETTE, continuant.

Tu peux donner ta fille à cet honnête jeune homme, qui m'écoute et m'approuve !

MAX.

Non, je ne vous approuve pas, mais c'est trop tard !...

TEMPLIER, venant aux enfants.

Ainsi, mon cher petit Max, tu as respecté la jeune Pascaud ?

JULIETTE.

Oui, monsieur Templier. C'est une jeune fille qui vous parle; votre fille bientôt, j'espère !...

TEMPLIER, à Pascaud.

Léopold... (La nique.) Dzing !...

PASCAUD, avec force.

Elle ment !...

JULIETTE.

Hein ?

PASCAUD, à Juliette.

Tu mens !... Tu t'es trouvée seule, la nuit, avec un jeune homme, tu ne lui as pas résisté !... Je te connais, et je me rappelle ta mère !

TEMPLIER, sursautant.

Irma ?... (Se ravisant.) Ah ! non, c'est l'autre !

JULIETTE.

Ça, par exemple !

PASCAUD, avec autorité.

Tu es la maîtresse de Max Templier !

JULIETTE, furieuse.

Non !...

PASCAUD, bas à Juliette.

Tais-toi donc !...

TEMPLIER, à Max.

Max, veux-tu nous dire la vérité ?

MAX.

Oh ! moi, je suis tout à fait en dehors de la question !... Je l'ai dit à Juliette, je désapprouve cette démarche !

TEMPLIER.

Enfin, oui ou non : es-tu l'amant de cette jeune fille ?

MAX, à Juliette.

Vous le voulez ?

JULIETTE.

Oui.

MAX.

Ça va rater, tant pis!... (A Templier.) Non, mon père. Je trouve ça maladroit de vous le dire, mais Juliette y tient : Je ne suis pas son amant.

TEMPLIER, ricanant.

Ah! Ah!...

PASCAUD.

Il ment! Hier, ils ont avoué!...

JULIETTE.

Hier, nous avons menti pour qu'on nous marie. Ça n'a pas réussi. Alors ce matin, nous disons la vérité.

TEMPLIER.

C'en est l'accent! C'est parfait!... (Interrogatif.) Alors, jamais ?,.. (Max et Juliette font signe que non. Templier conclut aussitôt.) Alors, jamais!

JULIETTE.

Comment?

TEMPLIER.

Jamais vous ne vous épouserez!

MAX, à Juliette.

Qu'est-ce que je vous avais dit?...

JULIETTE, éperdue.

Monsieur Templier?...

TEMPLIER.

Du moment que la morale ne l'exige plus, moi

je refuse !... Je n'ai aucune raison d'accepter pour bru une jeune personne qui n'est même pas déshonorée, et qui est la fille de cet individu !

JULIETTE.

Mais enfin, qu'est-ce qui s'est donc passé ?

PASCAUD.

Il s'est passé que ma chère Irma s'est reprise, qu'elle a rompu avec Monsieur, et qu'elle est désormais intacte, elle aussi !...

JULIETTE.

Alors ?

PASCAUD.

Alors, Monsieur se venge de cette rupture qui l'humilie !...

TEMPLIER.

Parfaitement !... Qu'Irma ait profité de mon amour pour te faire arriver, c'est déjà vil !... Mais qu'elle m'ait quitté, maintenant que tu as ton contrat, çà je ne te le pardonne pas !

PASCAUD.

Tu ne voulais tout de même pas qu'après tous ces incidents, elle reste ta maîtresse ?...

TEMPLIER.

Si ! Elle me manque !... Je l'aime beaucoup plus que je ne croyais.

PASCAUD.

Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ?

TEMPLIER.

Je ne sais pas. Cherche !...

JULIETTE, après avoir consulté Max du regard, s'avance vers Pascaud, et, très doucement.

Papa?...

PASCAUD.

Quoi?

MAX, même jeu.

Monsieur Pascaud?...

PASCAUD.

Eh bien?

JULIETTE, désignant Templier.

Puisque c'est la condition de notre mariage...

PASCAUD.

Hein?

JULIETTE.

Rends-lui ma belle-mère!...

MAX.

Rendez-lui Irma!...

PASCAUD, bondissant.

Qu'est-ce que vous dites?...

JULIETTE.

Nous voulons nous marier, nous!...

MAX, à Pascaud.

Il ne la retrouve qu'une fois par semaine!...

PASCAUD, épouvanté.

Où suis-je, mon Dieu, où suis-je?... Ma fille est folle! Sainte-Foy est devenu un foyer de luxure et de perdition!...

TEMPLIER, sèchement.

Alors? Qu'est-ce que tu décides?...

PASCAUD.

Que tu me dégoûtes !... Irma m'adore, j'ai mon contrat, elle te méprise !...

TEMPLIER.

Alors, pas de mariage !

PASCAUD.

C'est ton dernier mot ?

TEMPLIER.

Le dernier ! « Plus jamais rien pour les Pascaud !... » Je vais faire graver ces mots en lettres d'or sur la cheminée de ma salle ! (Il remonte l'escalier.) Viens, Max !

Il sort.

MAX.

Non !...

Il s'assied.

PASCAUD.

Sans-cœur !... Viens, Juliette !

Il sort dans le jardin.

JULIETTE.

Non !...

Elle s'assied.

SCÈNE VII

JULIETTE, MAX.

MAX.

Qu'est-ce que je vous avait dit ?

JULIETTE.

Il faut trouver autre chose !...

MAX.

Ça devient difficile !

JULIETTE.

Non, j'ai une idée !

MAX.

Encore ? Je me méfie !

JULIETTE.

Vous allez voir !... (Au téléphone de ville qui est sur le bureau de gauche.) Allô !... Le 37, s'il vous plaît, Mademoiselle.

MAX.

A qui téléphonez-vous ?

JULIETTE.

Vous allez voir. (Au téléphone.) Allô !... Le garage Bouillard ?... Monsieur, c'est l'usine Templier qui vous téléphone. Il nous faudrait une automobile... tout de suite... avec un chauffeur !... Pour aller où?... Assez loin, c'est pour un enlèvement !... (Max, qui l'écoutait, lève les bras au ciel, remonte, et durant ce qui suit, trouve sur un meuble, un papier bleu. Juliette, au téléphone, continue.) Oui !... Dans cinq minutes ?... Parfait ! Bonjour, Monsieur !... (Elle raccroche.) Vous avez entendu ?

MAX, qui parcourt le papier bleu.

Oui.

JULIETTE.

J'en ai assez, nous partons.

MAX.

Non.

JULIETTE.

Vous ne m'aimez plus ?

MAX.

Juliette, je vous adore !... Mais je n'ai pas d'argent.

JULIETTE.

Votre père vous a donné dix mille francs, ce matin, comme cadeau de retour.

MAX.

Oui. Ce n'est pas assez.

JULIETTE.

Mais...

MAX.

Chut !... (Lui montrant le papier bleu.) Regardez ce que je viens de trouver !...

JULIETTE, lisant.

« Si tu veux faisons un rêve,
« Monte dans mon cycle-car...

Qu'est-ce que c'est que ça ?

MAX.

Des vers de Paul Mol.

JULIETTE, lisant.

« A madame Irma Pascaud !... » Il aime ma belle-mère ?

MAX, ravi.

Oui, Juliette !...

JULIETTE.

Et alors ?... Quel rapport avec notre mariage ?

MAX.

Quel rapport !... Connaissez-vous la Mythologie ?

JULIETTE.

Un peu !... Cléopâtre... Charlemagne...

MAX.

Il était une fois trois déesses : Junon, Minerve et Vénus. Trois amies en excellents termes. Lorsqu'un beau jour, à leurs pieds, tomba du ciel une pomme !... Ce n'est pas grand'chose, une pomme !... Eh bien, entre elles trois, ce fut, à qui l'aurait, une discussion tellement mémorable, que le dessin, la légende et l'opérette en parlent aujourd'hui encore !... Eh bien, ici, Juliette, il en est de même : Ce qui divise nos deux pères, ce n'est ni eux, ni nous : c'est la Pomme !

JULIETTE.

La Pomme ?

MAX.

Irma !... Ils ne se disputent pas à qui l'aura, ils se disputent à qui l'a eue, qui a eu son amour, ça revient au même !... Tant que cette femme restera entre eux, ces deux hommes ne se réconcilieront pas !...

JULIETTE.

Vous croyez ?

MAX.

J'en suis sûr !

JULIETTE.

Eh bien, il faut manger la pomme !...

MAX.

Quoi ?

JULIETTE.

La supprimer.

MAX.

Exactement ! Il faut la faire partir.

JULIETTE.

Dans une malle ?

MAX.

Non, avec une malle !

JULIETTE.

Mais où ?

MAX.

Où elle voudra !...

Montrant le papier bleu.

« Si tu veux faisons un rêve!... »
« Monte dans mon cycle-car... »

JULIETTE, comprenant.

Il faut que Paul Mol l'enlève...

MAX, concluant.

Et sans le moindre retard !...

JULIETTE.

Ça n'est pas bête !...

MAX.

Ça, c'est une idée, une vraie !... Et d'une simplicité !... Vous avez commandé une auto ?

Trompe d'auto en coulisse.

JULIETTE, regardant par la porte-fenêtre.

Tenez ! La voilà qui arrive, à la petite grille !... Vous la voyez ?

MAX, regardant aussi.

Toute noire et mystérieuse, c'est parfait !... Eh bien, ils vont prendre, et s'enfuir tous les deux !...

JULIETTE.

Vous avez décidé ça ?

MAX.

C'est à nous d'y arriver !... Paul Mol, ça va tout seul ! (Lisant.) « Depuis que j'ai pris ta lèvre... »

JULIETTE.

Oui, mais ma belle-mère ?

MAX.

Ah ! Elle !...

JULIETTE.

Je ne me charge pas de lui en parler !

MAX.

Moi non plus !...

JULIETTE.

Alors ?

MAX.

Paul Mol !... Un poète, c'est éloquent, c'est persuasif !... (Lisant.) « C'est ce soir que je te veux ! » Il est pressé, ce garçon-là ! Que nous le poussions un peu, il va nous bâcler ça d'ici le déjeuner !...

JULIETTE.

Il est onze heures et demie !...

MAX.

Mettons pour le goûter !... Mais ne perdons pas de temps, le clocher sonne le quart !... (Au petit téléphone intérieur qui est sur le bureau de droite.) Allô !... Vou-

lez-vous prier monsieur Paul Mol de venir me parler?... Oui!... C'est monsieur Templier qui est à l'appareil. (Il raccroche en riant.) Je ne mens jamais, je suis monsieur Templier!

JULIETTE.

Ma pauvre belle-mère!...

MAX.

Elle va être très heureuse!... (Montrant le papier bleu.) « Je suis tout désir, tout fièvre!... » On ne rencontre pas ça tous les matins!... (Voyant Mol qui entre du fond gauche.) Ah! voilà Hermann! Voilà des Grieux! Voilà Don Juan!...

SCÈNE VIII

MOL, MAX, JULIETTE.

MOL.

Vous m'avez fait demander, monsieur Templier?

MAX.

Oui, Mol!... On vous avait bien dit monsieur Max Templier?

MOL.

Non.

MAX.

Ça ne fait rien!... Mol, je sais tout!

MOL.

Quoi donc, Monsieur?

MAX.

Vous aimez madame Pascaud !

MOL.

Qui ? Moi ?... C'est une erreur !

MAX.

Ah ! Je vous en prie !... (Lui montrant les vers.) « Si tu veux, faisons un rêve !... » Signé Paul Mol !... A madame Irma Pascaud !... Vous êtes confondu !

MOL.

Nullement. Madame Pascaud m'avait demandé une petite poésie.

MAX.

Et vous lui avez répondu : « C'est ce soir que je te veux !... »

MOL.

Ce sont des mots de poète, ça, Monsieur !... Ça voulait dire : « Madame, j'ai pour vous une respectueuse considération !... » Quand on parle en vers, on se laisse, comme ça, entraîner à des images un peu vives : « Pour un baiser de toi, j'escalade le ciel !... » C'est impossible, il n'y pense pas !... « Vous êtes mon lion superbe et généreux !... » Elle sait bien que c'est un homme !... Qu'est-ce qu'elle ferait d'un lion ?... Images de poète !

JULIETTE.

Alors, vous ne l'aimez pas ?

MOL.

Qui donc ?

MAX.

Madame Pascaud.

MOL.

Pas du tout !

JULIETTE.

C'est gai !

MAX.

C'est épouvantable !

MOL, surpris.

Pourquoi donc ?

JULIETTE.

Parce que nous avions absolument besoin, monsieur Max et moi, que vous enleviez ma belle-mère.

MOL.

Que je l'enlève ?... Dans mes bras ?

MAX.

Dans une automobile !...

JULIETTE, la lui montrant au loin, par la porte-fenêtre.

Celle-ci, là-bas, à la petite grille !... Vous la voyez ?

MAX.

On l'avait fait venir pour vous deux !

MOL, à lui-même.

Ces jeunes gens sont fous !

MAX.

Alors vous ne voulez pas ?

MOL.

Quoi donc ?

JULIETTE.

Enlever ma belle-mère.

MOL, *impatienté.*

Mais non, Mademoiselle.

Et il remonte.

MAX.

Ça, alors, c'est la déveine, parce que si vous ne l'aimez pas, vous qui faites les déclarations, elle, qui ne fait que les recevoir, elle doit se fiche complètement de vous.

MOL, *redescendant en souriant.*

Seconde erreur !... Je ne voudrais ni me vanter, ni commettre une indiscrétion, mais cette dame m'adore, elle est folle de moi, et si je voulais...

MAX.

Irma ?

MOL.

Irma !

JULIETTE.

Ce n'est pas possible !...

MOL, *vexé.*

Vous n'êtes pas polie, Mademoiselle !

MAX.

Vous êtes sûr de ce que vous dites ?

MOL.

Quand un galant homme avoue ces choses-là, Monsieur, c'est qu'il n'y a pas de doute !

MAX.

Mais alors, ça va tout seul !

MOL.

Quoi donc ?

MAX.

Vous allez trouver madame Pascaud, et la décider à vous suivre.

MOL.

Encore?...

JULIETTE.

Comment? Encore?...

MOL.

Ce n'est pas encore fini, cette plaisanterie?

MAX.

C'est très sérieux!...

MOL.

Non!... Vous avez eu, sans doute, une nuit agitée, ou vous êtes restés trop longtemps au soleil, alors vous ne vous rendez pas compte de ce que vous me demandez!... C'est saugrenu!...

MAX.

Et si nous vous le demandions en grâce?...

JULIETTE.

Si nous vous implorions?...

MAX.

Si nous vous suppliions?...

JULIETTE.

Si nous nous mettions à genoux?

Max et Julliette se mettent tous deux à genoux, à gauche et à droite de Mol.

MOL.

Pour que j'enlève madame Pascaud?

JULIETTE et MAX.

Oui.

MOL, au public.

Ce sont des vicieux, des sadiques !... Si jeunes !...

MAX, suppliant.

C'est notre bonheur qui est entre vos mains, Mol !

MOL.

Votre bonheur à vous ?

JULIETTE.

Oui.

MOL.

Je comprends mieux pourquoi vous insistez, mais je ne comprends pas comment...

MAX.

Vous n'avez pas besoin de comprendre.

JULIETTE.

Dites oui, monsieur Mol !

MOL, hésitant.

Eh bien... (Bon enfant.) Non !...

JULIETTE, agacée, se relevant.

Enfin, formulez vos objections.

MOL.

Je n'aime pas cette dame. Je ne veux pas river ma vie à la sienne. J'ai peur de m'ennuyer avec elle !

MAX, qui s'est relevé aussi.

Une femme si cultivée !

MOL.

Et puis, mon cœur n'est pas libre. Je peux bien

vous l'avouer, à vous, puisque toute l'usine le sait : J'adore Clotilde, la dactylographe.

JULIETTE.

Elle est gentille !...

MOL, avec feu.

N'est-ce pas ?

MAX, intervenant.

Ah ! Je vous en prie !... Il est question de madame Pascaud !

MOL.

Eh bien, non !... Très sincèrement, il n'en est pas question !... Bonjour, Monsieur et Mademoiselle !

Il remonte et sort au fond gauche.

JULIETTE, à Max, désolée.

Vous voyez, il n'y a rien à faire !

MAX, courant derrière Mol.

Mol !... Voulez-vous être riche ?

MOL, venait de passer la porte ; il rentre aussitôt.

Comment ?

MAX.

Si vous nous rendez le petit service que nous vous demandons, nous sommes prêts, mademoiselle Pascaud et moi, à faire quelques sacrifices !...

MOL.

Monsieur, ils n'égaleraient jamais le mien !...

Il ressort.

MAX.

Q'en savez-vous ?

MOL, *rentrant sa tête.*

Vous avez hérité?... Monsieur Templier est mort ?

MAX.

Non, mais il m'a donné dix mille francs ce matin. Je les mets à votre disposition.

MOL, *referme vivement la porte, rentre, et à Juliette.*

C'est vrai, ça ?

MAX, *sortant des billets de sa poche, et les posant sur la table.*

Les voici.

MOL, *comptant rapidement les billets.*

Dix mille francs !... C'est quelque chose!... Où faudrait-il aller ?

JULIETTE, *au hasard.*

A Nice !...

MOL.

Pour combien de temps ?

JULIETTE.

Pour la vie !...

MOL.

Avec dix mille francs ?... Vous plaisantez !

Il remonte.

MAX, *lui barrant la route.*

Non ! Mademoiselle exagère !... C'est pour deux, trois mois, au maximum.

MOL, *s'arrêtant.*

Ah !

JULIETTE.

Dès que nous serons mariés, vous pourrez revenir...

MAX.

Ou renvoyer madame Pascaud.

MOL, redescendant.

Ah! Alors, ça change !...

MAX, bas à Juliette.

Ça vient !...

MOL, réfléchissant.

Seulement, dix mille francs pour deux mois, ce n'est pas assez !... Il faudrait aller à quinze mille !...

MAX.

C'est bien, partez, et je vous enverrai encore cinq mille francs.

MOL, moqueur, désignant Max.

Ah ! Celui-là !... (Sérieusement.) Non, monsieur, je les veux tout de suite !...

MAX, embarrassé.

C'est que... je n'ai plus que trois cents francs !...

JULIETTE.

Et moi, trente-sept cinquante.

MOL, vivement.

Donnez toujours !... (On lui passe le paquet de billets de banque.) Nous voilà à dix mille trois cent trent-sept cinquante !... (Engageant.) Encore un petit effort ?...

MAX.

Je n'ai plus un sou ! Voulez-vous ma montre ?

MOL, simplement.

Faites voir.

MAX, la lui donnant.

Elle vaut trois mille francs !...

MOL.

Oh ! Il ne faut pas me rouler !... Elle vaut douze cents francs, cette montre-là !... Et encore, elle retarde !

JULIETTE, enlevant une bague de son doigt.

J'ai une petite bague !...

MOL.

Donnez !... (Il la regarde de près.) Hum !... Mille francs !

JULIETTE, indignée.

Oh !

MOL.

Le diamant est petit !... Et il a un crapaud !...

MAX, ôtant son épingle de cravate.

Je peux encore vous offrir mon épingle de cravate !...

MOL.

Donnez toujours !

JULIETTE.

Et mon petit bracelet !...

MOL.

Donnez, donnez !... C'est tout ?

JULIETTE.

Je n'ai plus rien !

MAX.

Je n'ai plus rien !

MOL, mécontent.

Je ne sais pas si ça fait le compte !...

MAX, prenant un petit bronze sur le bureau de Templier.

Voulez-vous ce presse-papier ?

MOL, y jetant un coup d'œil.

Oui.

JULIETTE, prenant un petit vase de cuivre sur le bureau de Pascaud.

Ce petit vase ?

MOL.

Donnez toujours !...

Sur le bureau de Templier, il prend une boîte à cigares, la renverse, ce qui laisse les cigares qu'elle contenait sur le bureau, et, dans la boîte, tout en parlant, il met l'argent et tous les objets qu'il avait dans les mains.

MAX.

Maintenant, si vous voulez emporter cette bibliothèque ? Elle est ancienne, et vaut cinq mille francs.

MOL.

Elle est jolie... (Souriant.) Mais je crains que dans la boîte...

MAX, impatienté.

Finissons-en !... Voici un carnet de métro, deux timbres-poste...

JULIETTE, même jeu.

Ma pochette à poudre, et un sac de bonbons ! Là ! Etes-vous content ?

MOL, bon enfant.

Oui, je transige ! Je prends le tout à forfait pour quinze mille !

JULIETTE.

A la bonne heure !...

MOL, râflant encore les cigares qu'il avait laissés sur le bureau de Templier.

Où est madame Pascaud ?... Je veux dire : Où est mon Irma ?

MAX.

Dans la vérandah.

MOL, gamin.

J'y vais, et je l'enlève !

JULIETTE.

Et vous croyez vraiment qu'elle va vous suivre ?

MOL.

Me suivre ?... Elle courra devant ! Je vous dis qu'elle m'adore, qu'elle n'en dort plus !... Mais je ne veux pas être indiscret !... Allons adieu, monsieur Max, adieu mademoiselle !... Je vous écrirai !...

JULLIETTE.

Oui, si tout s'est bien passé !...

MOL.

Comptez sur moi !...

MAX.

Et merci, Mol !

MOL, remontant.

De rien, de rien !...

JULIETTE.

Vous êtes très gentil... très obligeant !...

MOL, en sortant.

Du tout, du tout ! Ravi de vous être agréable !... (Rentrant brusquement.) Un mot encore. Dois-je prendre congé de monsieur Pascaud et de monsieur Templier ?

MAX, vivement.

C'est inutile !

MOL, souriant.

C'est mon avis !... Dans la vérandah ?

MAX.

Dans la vérandah !

MOL, très gai.

Anda !... Je vais l'enlever, ollé !...

Il sort au fond gauche.

SCÈNE IV

MAX, JULIETTE, puis IRMA, puis UN GAMIN.

MAX.

Çà y est !

JULIETTE.

C'est épatant !

MAX.

Nous n'avons plus un sou, plus de montre, plus de bijoux, mais ça y est !

JULIETTE.

C'est l'essentiel !

MAX, la prenant dans ses bras.

Juliette, ma Juliette, vous serez à moi !

JULIETTE.

Vous êtes sûr que ce moyen-là est infaillible ?

MAX.

Voyons !...

JULIETTE.

Qu'est-ce qui va se passer ?

MAX.

C'est bien simple : Mon père a trompé le vôtre,

votre père a berné le mien. Ils se haïssent. Irma part avec un troisième. Les voilà lâchés tous les deux. Aucun n'est plus aimé, aucun n'est plus jaloux. Ils s'embrassent èn pleurant, et nous unissent. C'est classique, c'est comme si çà y était!

JULIETTE.

Vous êtes magnifique!... Voyons! Quelle date allons-nous fixer?

MAX.

Pour notre mariage?

JULIETTE.

Bien sûr!

MAX.

Voyons cela? Vous avez un calendrier?

JULIETTE.

En voici un. (Trompe d'auto en coulisse.) Qu'est-ce que c'est que çà?

Ils courent tous deux à la porte-fenêtre.

MAX.

L'auto s'en va!...

JULIETTE.

Déjà? Ce n'est pas possible?...

MAX, regardant au loin.

Mais si!... Regardez dans le fond de la voiture: Paul Mol, avec une femme!

JULIETTE, joyeusement.

Ma belle-mère!...

MAX, riant.

Eh bien, il n'a pas été long à la décider!...

JULIETTE.

C'est inouï!

ACTE III. — SCÈNE VIII.



MAX.

Quel homme, ce Mol !

JULIETTE.

La voiture est déjà loin !

MAX.

La Pomme est partie !

JULIETTE, ravie.

Nous nous marierons !

MAX.

Juliette, ma Juliette !...

Ils se prennent par les mains et sautent de joie en répétant : « Nous nous marierons ! »

IRMA, entrant du fond droite.

Qu'est-ce qu'il y a, mes enfants ? Comme vous êtes gais !

JULIETTE et MAX, s'arrêtant court, pétrifiés.

Irma !...

IRMA.

Quoi donc ?

MAX.

Vous n'avez pas vu Paul Mol ?

IRMA, étonnée.

Paul Mol ?... Non !

MAX.

Mais alors ?...

UN GAMIN, entrant du fond gauche, une lettre à la main.

Une lettre de monsieur Mol pour monsieur Templier fils.

MAX.

Donnez vite.

Le gamin ressort aussitôt. Max ouvre la lettre et lit.

Monsieur, j'ai réfléchi, je suis un honnête homme,
Je ne veux pas tremper dans ce vilain complot,
Mais vous m'avez remis une petite somme,
Merci, je puis partir avec la dactylo !...

Furieux.

Ah ! la crapule !...

JULIETTE.

Le voleur !

MAX et JULIETTE, tous deux à la porte-fenêtre, et tendant le poing vers le jardin.

Voleur !... Voleur !...

IRMA.

Qui, un voleur ?... Paul Mol ?

MAX, à Irma.

Mais oui, Paul Mol !... Paul Mol, qui nous a dépouillés, spoliés, ruinés, en nous promettant de vous enlever !

IRMA, ahurie.

De m'enlever ?... Pourquoi ?

JULIETTE.

Pour qu'on puisse se marier !

IRMA.

Et c'est moi qui vous en empêche ?

JULIETTE.

Mais oui, c'est vous !

MAX.

Vous, la Pomme !

IRMA.

La Pomme ?...

MAX.

Vous qui avez brouillé nos pères !... Qu'est-ce que nous allons devenir, à présent ?

IRMA, qui a compris.

Vous allez vous marier !...

JULIETTE.

Mais...

IRMA.

C'est moi qui vous sépare, je vais vous réunir. (Pensive.) C'est mon devoir... je n'y ai jamais manqué !... (Changeant de ton.) Allez dans le jardin, mes enfants. Dans cinq minutes, vous serez fiancés.

MAX.

Mais comment ?...

IRMA.

Laissez-moi faire !

JULIETTE, sans comprendre.

Bon !...

MAX, de même.

Merci, madame Pomme !...

Ils sortent tous deux dans le jardin.

SCÈNE X

IRMA, seule, puis TEMPLIER, puis PASCAUD, puis MAX et JULIETTE.

IRMA, seule.

Allons ! Je me sacrifierai une fois de plus !...

Elle va vers l'escalier de droite, lorsque Templier y paraît.

TEMPLIER, voyant Irma, va pour ressortir aussitôt.

Pardon, madame Pascaud. Je ne savais pas que vous étiez là, je me retire !...

IRMA.

Un instant !... (Templier s'arrête, elle s'approche de lui.) Dis donc, Ferdinand, je crois que, désormais, il vaudrait mieux que nous nous retrouvions le vendredi !

TEMPLIER, ahuri.

Hein ?

IRMA, très simplement.

A Lyon, chez nous. Nous ne pouvons plus conserver le mercredi, Léopold se douterait bien vite !...

TEMPLIER, éperdu et ravi.

Mon Irma !... Mais alors ?...

IRMA.

Quoi ?

TEMPLIER.

Tu me reviens ?

IRMA.

Est-ce que j'étais jamais partie, mon ami ?

TEMPLIER.

Mais, tout à l'heure...

IRMA.

Es-tu bête !... Léopold était là !

TEMPLIER.

C'était une comédie !...

IRMA.

Tu ne l'avais pas deviné ?

TEMPLIER.

Mais non !... Et tu m'as laissé me désoler pendant deux heures, méchante !

IRMA.

Devant Léopold ? C'est excellent !... A présent, il n'a plus le moindre soupçon !

TEMPLIER.

Tu es admirable !... (Il l'embrasse.) Tu me rendras mon petit médaillon ?...

IRMA.

Demain, c'est vendredi !...

TEMPLIER.

A six heures ?...

IRMA.

Comme d'habitude !...

Entre Pascaud du fond gauche.

IRMA, dès qu'elle le voit.

C'est bien, monsieur Templier, je vais chercher mon mari. (Faisant semblant de l'apercevoir seulement.) Ah ! Le voilà !

PASCAUD, s'avançant.

Qu'est-ce qu'il y a ?

IRMA.

Une grande nouvelle, mon ami. Monsieur Templier a réfléchi, il consent au mariage des enfants.

PASCAUD, incrédule.

Allons donc ?

TEMPLIER.

Oui, Léopold. J'avais cédé à un mouvement de

mauvaise humeur, il est passé !... Irma n'aime que toi, je me résigne !... Je n'ai pas le droit d'empêcher le bonheur de ces deux petits !

PASCAUD.

C'est bien, Ferdinand !... Embrasse-moi !

TEMPLIER.

Avec plaisir, mon vieux !...

Ils s'embrassent.

PASCAUD, voyant Max et Juliette, qui regardent curieusement par la porte du jardin.

Entrez, mes enfants, et remerciez ce brave Templier !... Vous vous marierez le mois prochain !...

Max et Juliette embrassent Templier, en sautant de joie, puis restent tous deux à l'avant-scène, cependant que Templier a rejoint Irma et Pascaud, et que tous les trois causent affectueusement au fond.

JULIETTE.

Mais que s'est-il donc passé ? Ils sont réconciliés et la Pomme est toujours là ?...

MAX.

Oui !... L'enlèvement n'était pas nécessaire !... C'est qu'une pomme, voyez-vous, ça se partage !...

Rideau.

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — Euvrard-Pichat.